Le Journal de Culture & Démocratie



DOSSIER
CE QUE LA LECTURE CULTIVE

CÔTÉ IMAGES
Petrus De Man

41
AVRIL 2016
Périodique de l'asbl
Culture & Démocratie

SOMMAIRE

ÉDITO
Sabine de Ville 2

DOSSIER :
CE QUE LA LECTURE CULTIVE

- Le livre comme outil de démocratie
  Entretien avec Joëlle Baumerder
  Baptiste De Reymaeker 3
- Le mille-feuille de la lecture
  Corps lecteur, corps transmetteur
  Pierre Hemptinne 7
- Apport des neurosciences à la problématique de la lecture
  Marc Crommelinck 11
- L'alphabétisation :
  une question sociale avant tout
  Sylvie Pinchart 14
- Un livre c'est une évasion
  Gérard de Sélys 18
- Une fenêtre de papier
  Émilie Bender 19
- Lire à l'école
  en Fédération Wallonie-Bruxelles
  Hélène Hiessler 21
- Oralité et poésie :
  survivance ou mutation ?
  Maryline le Corre 24
- Ceux qui lisent et
  ceux qui ne lisent pas
  Pascale Tison 27

HUMEUR
- Le Jackpot sécuritaire
  Roland de Bodt 29

VENTS D'ICI, VENTS D'AILLEURS
- De la géopolitique
  en 7e professionnelle
  à l'Institut Sainte-Marie ?
  Le projet « Next generation please »
  au palais des Beaux-Arts
  Sébastien Marandon
  et Vincent Cartuyvels 31

LA VIE DE L'ASSOCIATION 34

CÔTÉ IMAGES
- Petrus De Man
  Sabine de Ville 36

ÉDITO

Sabine de Ville
Présidente de Culture & Démocratie

« À titre indicatif, malgré un progrès depuis 2000, seuls 25% des élèves belges francophones de 4ème primaire ont une maîtrise élevée de la lecture littéraire ou documentaire[1]. Un communiqué de presse de février 2015, publié par le cabinet de la ministre de l'Éducation Joëlle Milquet précise en outre qu'environ 15% des jeunes quittent l'école secondaire sans diplôme et sans l'usage fonctionnel de la lecture. »

« Un jour, son codétenu lui prêta un livre. Il commença la lecture en buttant sur des phrases trop compliquées, mais il s'obstina. Et il découvrit un autre monde. »

« Nous aurons des livres à venir. Nous aurons des livres à lire. Nous ne manquerons donc de rien. »

Extraits tirés des contributions de ce Journal consacré à la lecture comme pratique culturelle : ce que la lecture cultive… et ce qui ne peut se cultiver – au sens d'une terre travaillée et ensemencée – quand la lecture n'est pas.
Il faut dénoncer ce scandale : 25% seulement des enfants francophones sortant de 4ème primaire ont un degré élevé de maîtrise de la lecture littéraire et documentaire, et 15% des adolescents quittent l'école sans diplôme et sans l'usage fonctionnel de la lecture.
Scandale car le droit reconnu par la Constitution belge à chaque citoyen de participer à la vie culturelle est bafoué comme l'est celui de participer à la vie démocratique.
Comment prendre place dans une société fondée sur l'écrit si l'accès à la lecture est fragile voire impossible ? Comment s'informer de ses droits et de ses devoirs ? Comment, au-delà de la dimension citoyenne, partager avec ceux qui les goûtent les joies de la lecture, l'imaginaire, l'émotion, le frémissement, les rires, les pleurs, le/les savoir(s) ?
Ce Journal, dont le sujet peut sembler léger au regard de l'actualité politique, touche pourtant à l'essentiel. Ceux et celles qui arrivent aujourd'hui de Syrie ou d'ailleurs le savent. Ils s'appliquent à maîtriser la langue du pays qui les accueille ou cherchent avec une irréductible obstination à gagner la Grande-Bretagne parce qu'ils maîtrisent l'anglais. Parler certes, pour communiquer, mais lire aussi, pour maîtriser son existence. L'école installée dans la jungle de Calais et récemment évoquée dans notre Lettre, n'avait d'autre fin que de construire cette compétence essentielle.
Au-delà, et ce Journal en rend bien compte, l'expérience de la lecture littéraire est une expérience de l'émancipation et de l'altérité. Il s'y construit une relation singulière à soi-même et au monde, une capacité à stimuler à l'infini son imaginaire et sa réflexivité. Une aptitude à s'ouvrir au différent et à récuser les dogmes de tous types. Un antidote à l'enfermement des esprits dont nous venons de mesurer dramatiquement les effets dévastateurs.
À l'heure où le numérique et la créativité citoyenne transforment – bien différemment – les pratiques de lecture, il est plus que temps de donner à tous, dès l'enfance, une compétence telle qu'ils puissent exercer leurs droits et devoirs de citoyens. Qu'ils puissent aussi choisir de faire ou non de la lecture, pour leur seule satisfaction, une pratique culturelle familière et nourricière.

1. « PIRLS 2006 International Report », p. 37.

DOSSIER
CE QUE LA LECTURE CULTIVE

Propos de
Joëlle Baumerder
recueillis par
Baptiste De Reymaeker,
coordinateur de Culture & Démocratie

LE LIVRE COMME OUTIL DE DÉMOCRATIE

Cela allait de soi, en raison de notre proximité, de donner la parole, dans ce dossier, à Joëlle Baumerder, directrice de la Maison du Livre de Saint-Gilles. Elle nous a reçus dans son bureau et nous a accordé deux heures de son temps. Nous l'avons interrogée sur la structure qu'elle dirige depuis 19 ans et avons parcouru, avec elle, quelques thèmes développés dans les contributions qui suivront.

Platon a écrit : « C'est pourquoi tout homme sérieux se gardera bien de traiter par écrit des questions sérieuses et de livrer ainsi ses pensées à l'envie et à l'inintelligence de la foule. » Un commentaire ?

Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Les écrits restent et je connais bien des gens qui renient leurs œuvres de jeunesse et les imputent à des étrangers qui porteraient leur nom…

Dans les grandes lignes, qu'est-ce que la Maison du Livre de Saint-Gilles ?

C'est un objet difficilement réductible. Cette Maison se définit au gré des gens qui l'habitent et lui donnent du contenu. Elle est née en 1997 de la vision d'Alain Hutchinson, alors échevin de la Culture de Saint-Gilles. Il avait reçu la gestion de ce bâtiment qu'il avait fait rénover dans l'idée d'y rapatrier la bibliothèque communale qui se trouvait à l'étroit dans ses meubles, rue Hôtel des Monnaies. L'idée d'Alain Hutchinson était de créer, à côté de la bibliothèque, un espace dédié au livre comme outil de démocratie. Il m'a proposé de rédiger une note sur ce que pourrait accueillir cet espace, sur ce qu'il pourrait devenir. Cette note l'a convaincu.

Je me suis donc retrouvée à créer une asbl autonome. L'asbl s'est d'emblée positionnée comme redevable de l'opportunité de sa création envers le pouvoir politique de l'époque, certes, mais, relativement à sa programmation, comme totalement autonome et pluraliste. Pluraliste de gauche.

Au moment de la création de la Maison du Livre, le territoire de Bruxelles n'était pas un territoire vierge d'initiatives consacrées au livre et à la lecture. Cela ne nous intéressait pas de répéter ce qui se faisait déjà. Il y avait le Théâtre-Poème, il y avait des rencontres littéraires dans des tas de lieux, Lire et Écrire, le Collectif Alpha. Il manquait une chose : un lieu où brasser les publics (riches et pauvres, jeunes et vieux…) : les mélanger, les faire se rencontrer autour de thématiques déclinées en événements (conférences, expos, concerts), en ateliers, en publications, tout cela conçu de façon à ce que chacun puisse s'y nourrir.

Chercher à toucher des personnes issues d'univers socioculturels différents est un travail exigeant, fatigant, difficile. Nous y arrivons rarement seuls et travaillons en partenariat – avec un CEC, un organisme d'alphabétisation, le CPAS, etc. – ou en collectif afin de mettre en commun nos approches, nos savoirs, notre travail.

Quel regard portes-tu sur le décret « Lecture publique » de 2009 ?

Une précision : la Maison du Livre ne dépend pas de ce décret. Nous ne sommes ni une bibliothèque, ni le pôle animation de celle de Saint-Gilles. La Maison du Livre est un projet pilote de la FWB, à cheval sur l'éducation permanente et la promotion des lettres, stabilisé par une convention jusqu'en 2018. La commune nous met le bâtiment à disposition.

Cela ne m'empêche pas d'avoir un avis sur ce décret, vu ma proximité avec la bibliothèque de Saint-Gilles. Le regard que je porte sur ce texte de loi est fortement lié à la manière dont il a été reçu par cette bibliothèque. Mes généralisations sont peut-être abusives.

« Bercé » (fusain) © Petrus De Man



Yvette Lecomte, à l'époque membre du cabinet de la ministre Laanan qui a pensé ce décret, avait une vraie vision. Pour être reconnues, les bibliothèques doivent désormais assumer de nouvelles missions aux objectifs pertinents, nécessaires – implication plus accrue sur le territoire et travail d'animation. Elles n'ont toutefois pas reçu les moyens pour les mener correctement, et sur cet aspect-là des choses, Yvette Lecomte n'avait hélas pas de prise. Comment augmenter et les heures de prêt, et celles d'animation, et celles de coordination et d'administration sans avoir les ressources humaines pour le faire ?

Au moment de l'entrée en application du décret, la bibliothèque de Saint-Gilles était une excellente bibliothèque. Son dynamisme s'inscrivait dans l'esprit du décret : elle accueillait le fonds documentaire de l'asbl saint-gilloise Lézarts Urbains, offrait une collection d'ouvrages en multiples langues, une sélection de « livres pour tous » (ces livres pour adultes apprenant à lire le français, qui ne sont pas des livres pour enfants), proposait des séances « bébés lecteurs », etc. Les nouvelles missions, contraignantes, l'ont obligée à faire moins bien les activités qu'elle menait fort bien mais qui n'entraient pas dans les cases du décret. Il a bien fallu dégager du temps quelque part.

Ce décret avait pour but de fouetter les bibliothèques qui fonctionnaient sur un rythme de croisière sans se remettre en question, mais il a aussi fait régresser dans leurs pratiques des structures qui étaient au-delà du décret.

Qui vient à la Maison du Livre ?

La Maison du Livre n'est pas du tout un lieu branché. Nous évitons soigneusement de cibler « des publics ». La Maison a ses fidèles – un noyau dur. Après, nous organisons des activités tellement différentes qu'il est difficile de parler de nos visiteurs de façon générale. Ce sont nos thématiques qui les attirent. Des thématiques (l'exil, des questions féminines…) qui concernent le vécu des gens et non leur savoir. Les gens viennent pour s'exprimer, pour partager, pour vivre. Pas pour accumuler, se montrer ou se distinguer. Ce n'est pas un lieu qui cultive la différence entre lettrés et illettrés. Parfois, des apprenants venus dans le cadre d'une formation alpha, reviennent assister à des ateliers ou des événements, hors « dispositif ». C'est un vrai succès !

Nous ne touchons pas les personnes vivant dans une très grande précarité. Ou si : quand il fait très chaud ou très froid, ils viennent profiter de l'endroit. Ils vont aux WC, se réchauffer un peu, se rafraîchir au robinet. La bibliothèque a essayé de travailler avec L'îlot – un centre d'accueil pour sans-abris situé sur le Parvis. Mais les gens n'empruntaient pas de livres car ils n'avaient pas de lieu où les garder. Certains venaient lire, arrivant le matin et partant le soir.

Y a-t-il un effet de miroir entre inégalités sociales et inégalités dans les pratiques de lecture ?

Je me souviens qu'au tout début, j'observais, à la bibliothèque, les gens et leurs choix de livres. Un jour, j'ai interpellé une bibliothécaire lui demandant si, parfois, elle aiguillait ceux qui prenaient des livres de la collection Arlequin vers d'autres types de littérature, d'autres auteurs… « Mais de quel droit ? » m'a-t-elle répondu, à juste titre.

On serait en outre parfois étonné de voir ce que les gens empruntent. Des intellos qui louent des romans à l'eau de rose ou des polars de gare, juste pour souffler…

« Lutter contre l'illettrisme n'est pas une mesure démocratique de diffusion de la culture à tous les citoyens, elle constitue un réflexe de sauvegarde de la part d'une société menacée dans ses fondements mêmes », écrit Serge Goffard. La lecture est un enjeu de pouvoir, et ce dans un double sens : d'une part, lire augmente la puissance de chacun et d'autre part, c'est un moyen pour le pouvoir de véhiculer ses directives. Un commentaire ?

On est en train de paramétrer les gens. C'est tout le débat de l'école : est-elle faite pour épanouir les jeunes ou pour fabriquer de futurs travailleurs utiles à l'entreprise ?

Savoir lire, c'est plus que lire – c'est interpréter, c'est prendre du plaisir, c'est savoir choisir sa lecture, c'est se repérer dans une librairie ou une bibliothèque. Comment transmettre cette multidimensionnalité du savoir lire ? Est-ce que l'école y réussit ?

Quand j'étais petite, la télévision commençait à peine. La grande évasion, dans mon entourage, c'était la lecture. À côté de la lecture scolaire, il y avait la lecture plaisir : la plus géniale des récréations ! Lire donnait de l'autonomie, ouvrait nos imaginaires, faisait naître de nouvelles sensations, amenait des prises de conscience.

Aujourd'hui, comme avant, l'école assure un apprentissage de la lecture, avec une pédagogie spécifique qui évolue en même temps que les sciences neurocognitives. Mais la lecture plaisir, présente jadis à côté de l'école, a laissé place à une multiplicité d'autres sources de plaisirs, d'infos, de construction de l'imaginaire… Est-ce à l'école de transmettre le plaisir de lire ? Je ne sais pas. Le bonheur de lire ne se décrète pas.

En ce qui concerne les pratiques numériques de lecture, extrêmement individualisantes, quelle est la position de la Maison du Livre ? Développez-vous des activités qui intègrent la « nouvelle donne » numérique ?

C'est hallucinant de se dire que quand la Maison du Livre est née, nous tapions à la machine. Il n'y avait pas de GSM. Nous découvrions le mail. Internet n'était pas une question.

Le sentiment qu'il fallait prendre le numérique en compte dans notre travail culturel est venu assez tard, car à nos yeux c'était avant tout un outil… Tout cela est arrivé avec une telle rapidité. Quel vertige !

Nous avons cherché des partenaires pour travailler cette question. Nous avons organisé, avec l'asbl FIJ entre autres, quelques rencontres sur des thématiques liées au numérique (les big data, l'édition…). Nous avons finalement questionné nos visiteurs : « Que voudriez-vous que nous vous apportions dans votre rapport à la chose numérique ? » Ils voulaient surtout apprendre à utiliser les outils. Nous avons mis en place quelques ateliers, mais nous avons abandonné. D'autres associations faisaient ça mieux que nous.

Le numérique ne détermine pas ce que nous faisons et ne le déterminera pas tant que je serai directrice. La rencontre et le questionnement sont des préalables aux activités que nous concevons. La Maison du Livre est un lieu physique de vie, d'accueil, de questionnement. Une poche de ralentissement.

Le rôle d'une structure comme la Maison du Livre, spécifiquement sur la thématique numérique, serait-il de faire de ces « insérés numériques » que sont les jeunes aujourd'hui des « lettrés numériques » ? Ou cela sonne trop paternaliste comme mission ?

Les jeunes savent manier l'outil numérique mais ne possèdent pas le mode d'emploi et le recul critique pour savoir comment se construire avec. L'exemple le plus frappant est à mon sens leur incapacité à trouver, sur un moteur de recherche, des informations pertinentes et fiables. C'est là que les bibliothécaires/documentalistes devraient entrer en jeu…

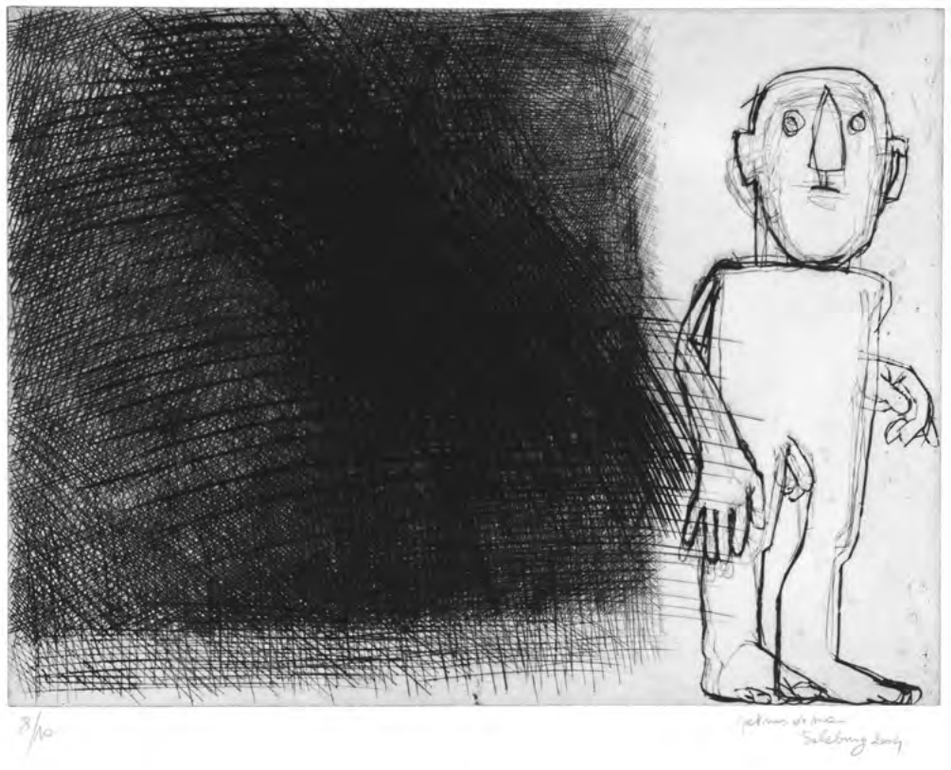
Peux-tu me présenter le projet « des écrits aux écrans » ?

Le projet européen a débuté en 2014. Il réunit dix partenaires – des Belges, Roumains, Français, Autrichiens et Polonais – issus de divers secteurs concernés par la thématique : bibliothèques, médiathèques, écoles, associations, centres de recherche. Une trentaine de projets ont été organisés : des colloques, des expos (dont une sur les alphabets européens), des ateliers.

Un des projets en cours est une recherche scientifique. Elle consiste en une expérience comparative d'une lecture d'un même texte par des jeunes divisés en deux groupes. L'un lisant sur tablette, l'autre lisant un livre. L'expérience tentera de définir l'influence du rapport spatial à l'objet livre dans la façon d'appréhender la trame, les personnages…

Il y aura des traces de ce projet : un livre blanc (avec recommandations), des expos itinérantes, des mallettes pédagogiques…

« Peur » (gravure) © Petrus De Man



L'écran est-il une menace ?

En soi, je ne pense pas. Et puis, avant de s'alarmer, il faut commencer par déconstruire un certain nombre de préjugés. Les jeunes ne lisent pas moins qu'avant ! Ils lisent différemment. Dans le cadre du projet européen, nous avons mené une série d'enquêtes auprès des jeunes pour connaître leurs habitudes de lecture de fiction. Première question : qui lit sur tablette ? – Personne ! C'était une classe d'un lycée français, réunissant des ados de 15-17 ans. Nous avons eu la même réponse dans une école roumaine. Pour l'écriture aussi, il semble que l'écriture manuscrite reste généralisée. Finalement, ce qui est apparu, c'est que dans le rapport intime, le papier et la main restent privilégiés.

Pour toi, qu'est-ce que la lecture cultive ?

Le temps de lecture est vital. Je me suis construite par la lecture, apprivoisée, guérie, consolée. Je m'échappe par la lecture. Je me cultive très peu, car je suis très paresseuse.

Se cultiver, ce n'est pas se consoler, se guérir, s'échapper, se construire ?

Se cultiver selon moi, c'est, face à un problème de société, lire tout ce qui existe pour se faire une opinion nourrie de contradictions.

« On lit pour résoudre un problème, qu'il soit métaphysique ou ménager. »
D'accord ou pas ?

D'accord. ■



« Neuspeuter »
(pierre noire)
© Petrus De Man

LE MILLE-FEUILLE DE LA LECTURE
Corps lecteur, corps transmetteur

« Maheu surtout se prenait d'amitié pour Étienne, car il avait le respect de l'ouvrage bien fait. Puis, ainsi que les autres, il sentait que le garçon avait une instruction supérieure à la sienne : il le voyait lire, écrire, dessiner des bouts de plan, il l'entendait causer de choses dont, lui, ignorait jusqu'à l'existence. »

Émile Zola, *Germinal*

Pierre Hemptinne
Écrivain, directeur de la médiation culturelle à PointCulture
Membre de l'AG de Culture & Démocratie

Longtemps, on a considéré que les enfants qui passaient trop de temps dans les livres passaient à côté de leur enfance, ne profitaient pas assez de la vraie vie.

Les sciences qui étudient le fonctionnement du cerveau ont relativisé la dimension « repli sur soi » de la lecture, elles l'ont désenclavée. Contrairement à l'idée reçue, plongé-e dans sa lecture, comme coupé-e du monde, le lecteur/la lectrice est au plus proche de l'autre, du collectif, de tout ce qui l'entoure et avec quoi il/elle échange en permanence. Lors de la lecture, le cerveau ne cesse d'être actif, sollicité en de multiples zones, et pas seulement au niveau des mécanismes strictement nécessaires au déchiffrage des signes écrits. Ce que racontent ces signes et qui fait fiction, c'est-à-dire description, par conventions, d'un environnement fictif que l'on perçoit durant la lecture comme réel, met à contribution de très nombreuses fonctions du cerveau. Comme dans la vraie vie. Et je considère que cette part de fiction relève autant des romans que des essais, des livres scientifiques, de philosophie ou de sociologie. Le lecteur n'est pas passif. Son cerveau se représente les choses lues, il anticipe le réel selon tous les sens : son activité ne relève pas du simple esprit immatériel, ce n'est pas une expérience factice mais une expérience à part entière du vivant, avec engagement physique, organique, biologique. Il s'y engage pleinement, il ne se tient pas en retrait. Son attention n'est pas absorbée dans des réalités déconnectées de la vraie vie, elle s'exerce à mieux percevoir tout ce que le vivant charrie et que les sens, intriqués dans le fil quotidien, ne pourraient pas saisir avec autant de nuances sans cet exercice de lecture. (Plus exactement, une certaine déconnexion est la meilleure manière de se connecter, s'impliquer.) Il est ainsi avéré, par exemple, que si le lecteur lit une description d'odeurs ou de textures, les zones neurologiques correspondant à l'odorat et au toucher vont entrer en action et donner cette impression que les phrases écrites saisissent et transmettent particulièrement bien le concret. Et cela alimente des boucles rétroactives : lors d'une nouvelle découverte olfactive, dans le réel, les informations acquises lors des lectures excitant les neurones nécessaires à l'appréhension des odeurs écrites fourniront des référents, des comparatifs, des souvenirs, de quoi développer une compétence singulière face au parfum à « faire parler/interpréter ». L'individu pourra puiser dans une bibliothèque de parfums, étonné lui-même de ses ressources cognitives à ce sujet. Même chose pour le relationnel, les sentiments, l'empathie qu'une intrigue suscite en favorisant l'identification avec tels personnages et telles situations : se placer dans la peau de personnages de romans et éprouver ce qu'ils ressentent exerce l'altruisme et l'attention à l'autre.

> « Contrairement à l'idée reçue, plongé-e dans sa lecture, comme coupé-e du monde, le lecteur/la lectrice est au plus proche de l'autre, du collectif, de tout ce qui l'entoure et avec quoi il/elle échange en permanence. »

La lecture, non pas en opposition aux expériences en temps réel mais de manière complémentaire, et par le biais des boucles expérientielles et de transmissions entre différentes temporalités (celle du roman, de la lecture attentive, celle du réel), agit bien sur la plasticité du cerveau, altère par ce biais les capacités de conscience qui induiront d'autres habitudes de lecture, d'autres capacités de sentir en lisant, d'autres besoins d'imaginaires à explorer. Il semblerait, selon certaines expériences, que la lecture des « grands auteurs » développe d'autres capacités cérébrales que celle de la littérature dite secondaire. « En moyenne notre "théorie de l'esprit" nous permettrait d'aller jusqu'à 4 niveaux d'intentionnalité : il sait (1) que je sais (2) qu'elle sait (3) qu'il sait (4). Selon le *New York Times*, à partir du cinquième

niveau, la compréhension d'une situation descend de 60%. Or, selon Liza Sunshine, un auteur comme Virginia Woolf est capable, dans ses romans, de jongler avec 6 niveaux ! Et ce alors que le lecteur auquel elle s'adresse est un individu moyen, pas un philosophe ou un psychologue habitué aux introspections les plus complexes… »[1] Une autre manière de dire que les choix de lecture ne sont pas indifférents.

Les mordus de la lecture disent souvent se sentir moins seuls, une fois plongés dans un bouquin. Cette compagnie que l'on fréquente en lisant ne tient pas uniquement au fait que la plupart des livres lus parlent d'autres êtres, font vivre des humains, des animaux, des plantes et des objets dans notre tête. Elle provient, il me semble, de ce qu'un livre, indépendamment de ce qui va le singulariser comme objet littéraire, est toujours déjà transmission d'un nombre incalculable d'expériences et de savoirs, c'est un palimpseste très épais de traces de toutes sortes. Pour essayer de comprendre cela, il faut peut-être repartir des analyses de Genette sur ce qui constitue le paratexte et l'élargir encore[2].

C'est quoi, au fond, l'idée du paratexte ? C'est tout ce qui, avant même d'ouvrir un livre, donne une idée de son contenu, le titre, la couverture, la quatrième de couverture, la publicité, la chronique littéraire d'un journal ou d'une radio, la présence de l'auteur sur un plateau de télévision… Avant même d'ouvrir un livre et d'en commencer la lecture, j'en sais déjà beaucoup sur lui, plus parfois que je ne me l'imagine. Et plus le livre en question aura déjà une longue présence dans l'histoire littéraire de ma communauté, plus j'aurai été touché, traversé par des propos, des transmissions d'expériences diverses de sa lecture, ces transmissions pouvant être formelles ou informelles. Ce que transmettent ces échos du texte que l'on est susceptible de lire un jour éveille des souvenirs d'autres textes déjà lus, ou de livres que l'on projette de lire, établit des liens avec des centres d'intérêts divers, des choses vécues parfois de l'ordre de l'intime ou du collectif, et l'on commence déjà à situer ce livre dans une constellation qui lui confère une signification sociale plus large, « documentée ». Si je lis *Germinal*, il est fort probable que j'en aurai déjà des représentations scolaires, des retombées cinématographiques ou télévisuelles, des bribes d'extraits lus ici ou là, des propos de lecteurs proches qui l'auront lu et auront exprimé leurs sentiments à son égard, j'aurai certainement croisé la longue traîne de ce qui constitue la réputation d'un ouvrage inscrit dans le patrimoine littéraire d'une société, le résultat du travail critique passé dans le corps social, échos de louanges et répulsions, cortège des a priori pour et contre, clichés sur la littérature sociale et politique, tradition de la culture ouvrière, mémoire des luttes sociales. Si je lis, d'aventure, un dossier qui raconte comment Zola a préparé son roman, les documents qu'il a étudiés, je mesurerai encore mieux à quel point une écriture se nourrit d'autres écritures. Un texte ne se présente jamais nu. On ne pénètre jamais un seul texte à la fois. Un livre est toujours déjà le morceau d'un autre, la couche d'un multi-texte de la grammatisation généralisée des expériences humaines depuis que l'écriture et la lecture ont été inventées. C'est vrai du roman qui active des schémas communs où se greffe du singulier, jouent sans cesse des strates référentielles, mais tout autant des productions théoriques, des sciences pures ou humaines. Elles ne sont jamais uniques, tombées de nulle part, elles sont imbriquées dans de longues histoires, dans toute une évolution de pensées, de recherches portées par d'autres théoriciens, d'autres chercheurs, d'autres laboratoires. Elles paraissent charriant un flux de références, qui permettent de comprendre, se positionner, ouvrent des possibilités d'interprétations, d'appropriation, permettent d'adhérer, de rejeter, appuyer ou réfuter, s'affilier ou se différencier.

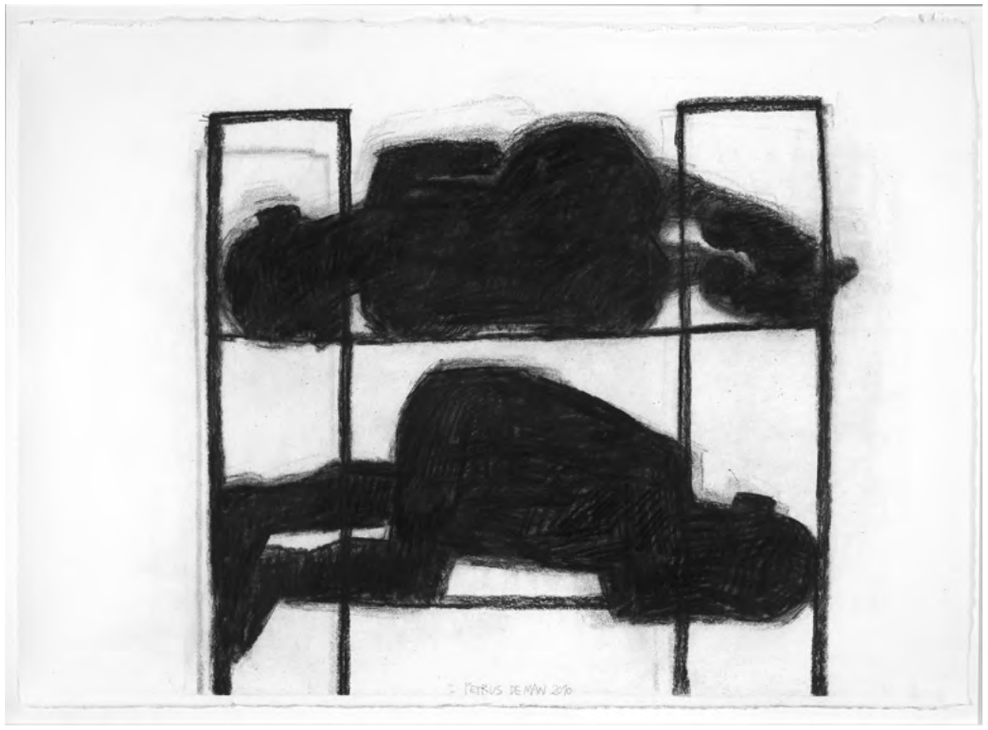
Les lecteurs évoquent souvent, d'autre part, la magnifique solitude habitée que l'on atteint dans une période de lecture parfaite, récompense d'une plongée réussie au plus profond de ce que racontent les livres, au-delà du fil narratif et de l'objet imprimé, mais au cœur même du fait d'écrire et de lire, comme fonction biologique essentielle de l'espèce. Des instants d'extase où il semble que tout devient compréhensible, même le style le plus abscons ! Dans ces instants d'isolement, on peut se croire au sein des choses, là où s'invente l'homme, là en tout cas où notre tradition philosophique occidentale s'est autofondée, a décidé que la conscience naissait de la

> « Ce qui s'effectue comme transmission à travers les actes de lecture, c'est le regard des lecteurs sur ce qu'ils ont lu, leurs émotions et l'acquisition d'idées qu'ils vont inévitablement investir dans leur manière d'être, que ce soit dans la sphère privée ou publique, l'intime ou le professionnel. »

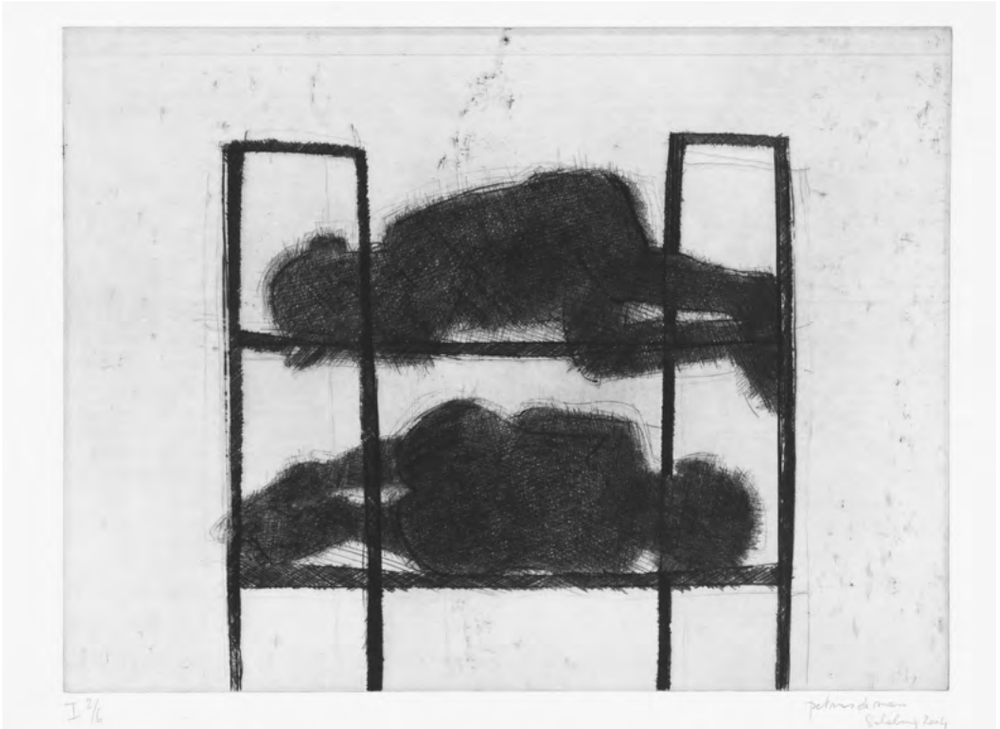
conscience que l'homme se donnait de lui-même, et où se rendait accessible un savoir panoptique, absolu, sur toute chose. De cette manière, l'homme se destinait un état d'exception dans le vivant. Mais en ces profondeurs, dans le mille-feuille des lectures et des textes conservés, interconnectés, en même temps que ce silence mystique de l'auto-fondation, ce qu'il est possible aussi d'apercevoir c'est la voie du grouillement narratif, du fouillis pluridimensionnel, du pluriel de proximité qui engendre le continuisme plutôt que le séparatisme (par rapport aux autres formes du vivant), de la multitude de récits qui proposent une autre attitude à l'égard du monde, tournant le dos à l'idée même d'un savoir absolu défini par l'homme. Là, le lecteur peut échapper et contrarier l'instauration du dualisme entre les êtres dotés du cogito et ceux qui en seraient dépourvus.

Les sciences cognitives appliquées aux faits de cultures ne les réduisent pas à des faits biologiques, mais la perspective biologique permet de penser la

« Lits superposés » (fusain) © Petrus De Man



« Lits superposés » (gravure) © Petrus De Man



culture en échappant aux essentialismes, en évitant de placer au centre de l'imaginaire et de la langue cet instant d'auto-fondation de la pensée. Ainsi, les recherches sur le cerveau (de moins en moins localisé en un seul organe) et les effets de la lecture confirment qu'on ne lit pas qu'avec sa tête, mais avec tout le corps. C'est une activité organique complète. Et c'est tout un modèle de dualismes qui se lézarde (un peu plus) selon lequel l'esprit (la tête) se distingue du corps, répercutant le partage originel entre nature et culture, qui se décline ensuite entre action et réflexion, main et intellect, intérieur et extérieur, individu et collectif. Le lecteur sent très bien, traversé de phrases lues venant de singularités les plus diverses, que la ségrégation entre corps et esprit ne tient pas la route.

Les livres, pour le meilleur et pour le pire, consignent les traces de l'histoire de l'espèce humaine sur terre, les controverses que cette vision de l'histoire suscite au cœur du vivant, et à l'intérieur de ces enjeux, ils archivent les innombrables traces de parcours individuels, subjectifs, fusionnels ou déviants dont s'inspirer pour sa propre trajectoire de vie. Ils constituent d'immenses ressources cognitives qui contribuent à la dimension cumulative de la culture humaine, ce qui la distingue des traits culturels d'autres espèces privées de la capacité d'accumuler le culturel. Ce qui s'effectue comme transmission à travers les actes de lecture, c'est le regard des lecteurs sur ce qu'ils ont lu, leurs émotions et l'acquisition d'idées qu'ils vont inévitablement investir dans leur manière d'être, que ce soit dans la sphère privée ou publique, l'intime ou le professionnel. Ce sont les différentes manières, discrètes ou médiatiques, bavardes ou silencieuses, verbalisées ou comportementales (passées dans la chair), de prendre position pour ou contre ce que racontent les livres lus, d'interpréter et de rendre compte de ce qui est écrit. Mais c'est surtout transmettre l'importance de lire, de s'inscrire dans cette attention à tout ce que notre histoire a généré comme écrits et le besoin de s'en inspirer, d'en digérer des morceaux, de les restituer transformés, de faire sans cesse circuler et évoluer cette masse d'écritures, traces de toutes les expériences accumulées qui font ce que nous sommes aujourd'hui et qui, par les énergies singulières qui les parcourent, doivent sans cesse être réinterprétées, débattues, questionnées.

« Plus fondamentalement, pour qu'un contenu mental ou un savoir-faire, ou le résultat d'un savoir-faire puissent devenir un fait culturel – c'est-à-dire quelque chose de partageable entre des individus différents et de détachable de sa source et des aléas de la *life history* – il faut qu'il y ait transmission. Mettre celle-ci au centre d'une théorie de la culture ne signifie donc pas qu'on veut réduire la culture à un analogon de la transmission génétique, ni qu'on veut nier la créativité humaine, mais tout simplement qu'on reconnaît qu'elle est un fait social. De cela il découle que pour qu'une chose puisse entrer dans le champ culturel, elle doit pouvoir être transmise, en tant qu'elle est cette chose-ci et non pas une autre, d'un individu à un autre ou d'un groupe d'individus à un autre groupe d'individus (quitte à ce qu'elle soit transformée lors de sa "mentalisation" assimilatrice). »[3] C'est à cela que participe le lecteur, pour le meilleur ou le pire, qu'il le veuille ou non. ■

1. Rémi Sussan, « Humanités et sciences cognitives : une nouvelle critique littéraire », internetactu.net, 22/04/2010.
2. Gérard Genette, *Seuils*, Seuil, Paris, 1987.
3. Jean-Marie Schaeffer, *La fin de l'exception humaine*, Gallimard, Paris, 2007, p. 289.



« Tuimelaar » (pierre noire) © Petrus De Man

APPORT DES NEUROSCIENCES À LA PROBLÉMATIQUE DE LA LECTURE

L'objectif de cette contribution est double : il s'agira dans un premier temps de mettre en évidence l'apport des neurosciences dans l'étude des mécanismes d'acquisition de cette compétence culturelle fondamentale qu'est la lecture chez l'enfant. Des hypothèses audacieuses, confirmées par des données expérimentales, ont été récemment proposées : elles mettent en lumière certains mécanismes nerveux assurant l'acquisition d'aptitudes qui ne font pas partie d'un bagage « naturel » de l'humain.

Marc Crommelinck
Professeur émérite,
Faculté de médecine, UCL

Comme on le sait, l'écriture et la lecture sont apparues il y a environ 5 millénaires, notamment en Mésopotamie, véritable révolution de la haute Antiquité, certes, mais en réalité invention relativement récente dans l'histoire de l'espèce *homo sapiens* (apparue entre 150 000 et 200 000 ans). Il convient de souligner combien cette invention constitua une véritable rupture culturelle faisant évoluer l'espèce de la préhistoire à l'histoire : elle nécessita l'analyse et l'inventaire des phonèmes d'une langue donnée ainsi que leur traduction en un code graphique (graphèmes). L'enjeu fondamental était de pouvoir externaliser de manière radicalement nouvelle les contenus des états mentaux (pensées, croyances, désirs, représentations…) en les inscrivant sous forme de traces matérielles et durables afin de les sauvegarder et de les transmettre.

À partir de là, la tradition orale, se basant principalement sur les capacités très limitées de rétention de la mémoire humaine, ne fut plus le seul moyen de transmission de la culture. Avec l'invention des techniques d'écriture et de lecture, la mémoire humaine se trouva en quelque sorte amplifiée de manière quasiment infinie : on pouvait désormais stocker et transmettre au plus grand nombre et de génération en génération, avec une fiabilité remarquable, les codes juridiques, les savoirs philosophiques et religieux, les créations poétiques, mythologiques, les avancées scientifiques… en un mot, le noyau dur de la culture humaine. La maîtrise de ces compétences culturelles (écriture-lecture) n'est pas devenue pour autant « naturelle » : à chaque génération elles doivent être acquises par un apprentissage spécifique, très probablement au cours d'une période critique du développement. Pareil apprentissage met en œuvre des mécanismes de plasticité cérébrale tout à fait particuliers ; ils commencent aujourd'hui à être mis en lumière grâce aux techniques d'imagerie cérébrale fonctionnelle.

Dans un second temps et dans le droit fil de ce qui précède, nous montrerons comment la révolution numérique, émergeant de manière spectaculaire dans le dernier quart du XX^e^ siècle, constitue une nouvelle mutation culturelle qui aura très certainement des effets significatifs sur de nombreuses fonctions neurocognitives, parmi lesquelles les schémas de pensée, l'attention, la motivation qui constituent autant de facteurs influençant la lecture… Le principal mécanisme nerveux qui, dans les deux situations d'ailleurs, intervient comme causalité efficiente de ces transformations culturellement induites, s'appuie sur une propriété fondamentale du tissu nerveux, à savoir la plasticité cérébrale.

La plasticité cérébrale se réfère aux propriétés de *modifiabilité* des circuits nerveux, tant au niveau des connexions entre les neurones (synapses) qu'au niveau des structures (anatomie) et des modalités de fonctionnement (physiologie) des modules cérébraux. En d'autres termes, certaines entités appartenant à chacun de ces niveaux ne sont pas structurellement et fonctionnellement figées, ne sont pas déterminées une fois pour toutes à partir de programmes pré-câblés. Elles peuvent, jusqu'à un certain point, se modifier grâce à des processus complexes de plasticité. Un des facteurs responsables de cette plasticité est l'apprentissage. Ainsi, l'exemple classique souvent cité concerne la plasticité de certaines régions cérébrales chez les violonistes virtuoses. L'apprentissage intensif du violon, conduisant à une habileté exceptionnelle des quatre doigts de la main gauche, entraîne une augmentation très significative du volume des aires cérébrales impliquées dans la sensibilité et la motricité de ces quatre doigts. Et ceci n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

Mais revenons à l'apprentissage de la lecture. Comme on le sait, apprendre à lire c'est se soumettre à un ensemble de règles et contraintes culturelles spécifiant la reconnaissance différentielle des

graphèmes, spécifiant des règles arbitraires liées aux formes d'écriture (pour ce qui nous concerne, par exemple, de la gauche vers la droite), et spécifiant enfin l'association des graphèmes aux phonèmes (sachant que le *pool* des phonèmes de la langue maternelle est acquis très précocement chez le tout jeune enfant). Que se passe-t-il au niveau cérébral, quels sont les mécanismes de plasticité mis en œuvre au cours de cet apprentissage ? De nombreux travaux théoriques et expérimentaux ont mis en évidence un mécanisme tout à fait particulier à savoir le *recyclage* d'une « carte corticale »[1].

De quoi s'agit-il ? Un module cérébral, très précisément localisé d'un point de vue neuro-anatomique (dans la voie visuelle occipito-temporale) et qui est préprogrammé comme un des sites de traitement des formes visuelles, plus particulièrement des visages (capacité extrêmement précoce chez le nourrisson et très certainement génétiquement programmée chez l'homme, comme c'est le cas notamment chez l'ensemble des primates), va faire l'objet d'un recyclage, c'est-à-dire d'une reprogrammation en vue de la prise en charge du traitement non plus des visages mais des signes graphiques de l'écriture.

L'analyse différentielle des graphèmes et le traitement visuel des mots écrits sont ainsi progressivement, au cours de l'apprentissage, pris en charge par cette aire cérébrale qui, on le redit, se spécialise à partir de contraintes culturelles. Ces données sont paradigmatiques dans la mesure où elles jettent un nouveau regard sur le débat inné-acquis. Notons en outre que cette plasticité de type recyclage ne pourra se faire qu'à l'intérieur d'une fenêtre temporelle relativement limitée. Il existe donc des périodes critiques pour le développement de ces compétences de base.

Qu'en est-il de la révolution numérique : sera-t-elle également un facteur susceptible de modifier, grâce à la plasticité cérébrale, certaines fonctions neurocognitives ?

En fait, le numérique apparaît comme une étape historique, au même titre que l'écriture ou l'imprimerie, dans les pratiques d'externalisation des contenus mentaux dont nous parlions plus haut. Il se développe à partir de nouvelles théories mathématiques et d'une technique de codage de l'information, proposées dès la fin des années 1930 par le mathématicien génial Alan Turing, et qui devraient permettre, en principe, de réécrire et de sauvegarder sous forme digitale tout le contenu de la culture, qu'il s'agisse d'écrits, d'images fixes ou en mouvement, de sons… Ce n'est pas le lieu de développer ici toutes les dimensions de cette révolution numérique. Disons néanmoins qu'une tout autre logique (virtuelle) s'installe désormais et qui supplantera très probablement à terme les anciennes (actuelles) techniques de transmission et de communication au sein des sociétés humaines.

Pour faire bref, ce qui caractérise peut-être le mieux cette mutation numérique c'est d'une part la *disponibilité* de l'information et d'autre part son *accessibilité*. L'énorme quantité d'information disponible sur la toile serait équivalente, d'après une estimation récente et quelque peu « imagée », à plus de 500 millions de BnF[2] (la BnF ou Bibliothèque nationale de France contient environ 14 millions de volumes)… Avec ce type d'étalon de mesure, il est aisé de s'imaginer ce que représente cette immense quantité d'informations disponible sur la toile (7,9 zettaoctets), volume qui a tendance à augmenter de manière exponentielle ! Face à ces données (ces *big data*), on comprend qu'un des problèmes majeurs est de pouvoir retrouver dans cette masse d'informations celles qui sont adéquates à ce dont il est question (par exemple dans un sujet de recherche donné) et de ranger de manière thématique les pages web, à partir de mots-clés et de critères de pertinence (validité, fiabilité, exactitude, adéquation…).

> « Ces transformations de nos modes de lecture pourraient bien influencer nos schémas de pensée qui, plutôt que structurés de manière analytique et linéaire, tendraient davantage à être fragmentés, décousus et auraient du mal à se dégager de manière critique de la multiplicité des sources. »

C'est le fascinant problème des moteurs de recherche et de leur mode de fonctionnement qui est ici évoqué. Ce sont des questions complexes tant sur le plan technique (mathématique, informatique) que sur le plan de l'éthique de la connaissance. Ainsi, quelle instance est autorisée à définir ces critères de classement de l'information ? Quelle est la part de l'expertise scientifique et celle des lobbys commerciaux ? Quel est le poids de la publicité dans ces accès « gratuits » à l'information ? Par ailleurs, l'*accessibilité* est devenue exceptionnelle : miniaturisation de plus en plus poussée des machines accompagnée d'une puissance de calcul et de mémoire de plus en plus impressionnante ainsi que d'un accès à Internet à haut débit (on annonce la 5G pour un avenir proche). Le *smartphone* deviendra probablement le standard, le modèle, en quelque sorte, d'une « machine universelle », c'est-à-dire multifonctionnelle, de transmission et de connexion. On comprend qu'il soit devenu pour des millions de personnes un *real life companion* (publicité pour le Samsung Galaxy). Le consommateur en veut toujours plus et la technique suit (compression de fichiers, miniaturisation, multiplication des applications gratuites…). C'est d'ailleurs parfois la technique qui devance le besoin et le crée.

Quels sont les effets de tout ceci sur les fonctions neurocognitives et plus particulièrement sur la lecture ? Lire et écrire à partir d'un écran et d'un clavier… qu'est-ce qui pourrait changer ? Et si changement il y a, est-ce pour un mieux ? Il faut avouer qu'il n'existe pas encore sur ce point précis beaucoup de recherches empiriques longitudinales qui permettraient de répondre définitivement à ces questions. Hypothèses fortes et conjectures sont encore aujourd'hui dominantes. Néanmoins, quelques données semblent se dégager de la littérature récente.

En ce qui concerne plus spécifiquement la lecture, on peut se référer à deux études. Une première, menée par des chercheurs de l'University College London, portait sur les procédures de « visite » de deux sites de recherche très appréciés (notamment la British Library) fournissant aux utilisateurs l'accès à des articles de revue, des livres numériques et bien d'autres sources d'informations. Les résultats de leurs investigations peuvent se résumer de la sorte : « Il est clair que les utilisateurs ne lisent pas en ligne dans le sens traditionnel ; […] certains signes indiquent que de nouvelles formes de lectures apparaissent quand ils "naviguent" sur les titres, les tables des matières et les résumés. […] C'est à croire qu'ils vont en ligne pour éviter de lire dans le sens traditionnel. »[3] Ces « nouvelles formes » se caractériseraient par une diminution de la lecture linéaire et en profondeur, abordant la totalité du texte, au profit d'une lecture en diagonale, d'une exploration superficielle qui a tendance à aller dans tous les sens. Le survol semble devenir le mode principal de lecture, souvent interrompu par les multiples sources de distractions qui accompagnent les pages web. Dans un livre récent publié par l'Oxford University Press, Naomi Baron[4] va dans le même sens. Ces transformations de nos modes de lecture pourraient bien influencer nos schémas de pensée qui, plutôt que structurés de manière analytique et linéaire, tendraient davantage à être fragmentés, décousus et auraient du mal à se dégager de manière critique de la multiplicité des sources.

Pour conclure bien provisoirement ce point, on pourrait évoquer le terme grec de *pharmakon* qui, dans la Grèce antique, signifiait à la fois un remède bénéfique mais en même temps un poison. À considérer les effets bénéfiques et aussi délétères des jeux vidéo d'action violente sur les fonctions neurocognitives, le concept de *pharmakon* semble bien adéquat pour qualifier cette révolution numérique. À l'humain, la responsabilité d'orienter le cours les évolutions technoscientifiques pour un mieux vivre ensemble ! ■

1. Stanislas Dehaene, *Les neurones de la lecture*, Éditions Odile Jacob, Paris, 2007.
2. Voir notamment l'excellent *Mémoire et oubli*, Francis Eustache *et al*., Le Pommier, Paris, 2014, et plus particulièrement le chapitre 5 de Jean-Gabriel Ganascia , p. 115 et suivantes.
3. « Information behaviour of the researcher of the future », UCLondon, 11/01/2008, cité par Nicholas Carr dans *Internet rend-il bête ?*, Laffont, Paris, 2011, p. 195 et suivantes.
4. Naomi Baron, Words onscreen. *The fate of reading in a digital world*, Oxford University Press, 2015 ; on peut aussi se référer au chapitre 18 "Thinking differently" de l'ouvrage de Susan Greenfield *Mind change : How digital technologies are leaving their mark on our brains*, Random House, New York, 2015.



« Coincé » (pierre noire) © Petrus De Man

L'ALPHABÉTISATION : UNE QUESTION SOCIALE AVANT TOUT

En Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB), l'alphabétisation désigne les pratiques de formation à la lecture, l'écriture, l'expression orale, les mathématiques… des adultes qui ne maîtrisent pas ou plus les compétences de base équivalentes au CEB. Ces personnes ont suivi une scolarité en FWB ou dans un autre pays, ou n'ont jamais été scolarisées dans leur pays d'origine. Elles sont francophones ou parlent une autre langue. Pour ces dernières, l'apprentissage démarre par le français à l'oral. Lire et Écrire[1] estime que 10%[2] des adultes en FWB sont concernés par des difficultés importantes relatives aux savoirs de base.

Sylvie Pinchart
Directrice de l'asbl Lire et Écrire

Ce constat invite à nous interroger sur ce que nous entendons communément par « lire » et sur la place et les rôles que nous donnons à l'écrit dans l'espace culturel et social qui est le nôtre. Nous sommes, en très grande majorité, partie prenante d'une culture de l'écrit ; aussi quelques clarifications s'imposent lorsque nous « parlons d'écrits » en alpha.

Lire, pour ces adultes (comme pour nous, mais nous avons tendance à l'oublier), renvoie à la compréhension d'une multitude d'informations écrites sur des supports tout aussi variés : bulletin scolaire des enfants, horaire des trains, journaux ou magazines, formulaires administratifs, publicités, sous-titres de films, panneaux indicateurs, livres, distributeurs de billets… « Je lis » ne signifie pas « je suis un grand amateur de littérature » mais renvoie bien à la capacité des personnes à saisir le sens de tous ces signes graphiques omniprésents dans notre espace commun. Être dans l'incapacité, ou en grande difficulté, de les décoder pèse fortement sur l'inclusion et la participation sociale.

La lecture en alpha s'inscrit dans un ensemble d'apprentissages de langages fondamentaux (mathématiques, notamment) et est intimement liée à l'écriture. Lire ce n'est pas seulement prendre connaissance et comprendre ce que d'autres ont écrit, c'est aussi écrire, c'est-à-dire être auteur d'expression et de communication écrites.

Parmi les publics de l'alpha, certaines personnes ont grandi dans une culture essentiellement orale. Elles n'ont jamais appris à lire et à écrire, dans aucune langue… sans que cela ne leur ait posé de problèmes particuliers. Elles maîtrisent d'ailleurs souvent deux ou plusieurs langues à l'oral. C'est au travers d'un parcours migratoire que la lecture, parmi de nombreuses autres dimensions culturelles et sociales, s'impose à elles comme un apprentissage nécessaire ou souhaitable.

D'autres encore ont été scolarisées en FWB et sortent de l'enseignement obligatoire sans maîtrise suffisante des compétences de base en lecture et en écriture. La persistance de l'analphabétisme dans un pays à enseignement obligatoire renvoie nécessairement à l'incapacité du système scolaire à assurer à une partie des enfants des classes populaires la maîtrise des compétences de base.

L'analphabétisme se définit dans une dimension relative à une société donnée, à un environnement socioculturel spécifique. C'est à l'aune de la place de l'écrit et à la complexité de ses formes que les capacités de lecture et d'écriture des individus sont jugées comme étant nécessaires, suffisantes ou insuffisantes à une vie « normale ».

Aperçu historique de l'alphabétisation : une question sociale avant tout

En FWB, les pratiques d'apprentissage de la lecture pour les adultes se sont développées à partir de trois questions sociales successives :

- Dans les années 1960, ce sont les besoins de formation des travailleurs immigrés non francophones et parfois/souvent analphabètes, qui mobilisent les acteurs syndicaux et associatifs pour organiser des formations d'alphabétisation. Pour les autres acteurs (pouvoirs publics, employeurs…), les savoirs de base sont au mieux ignorés, quand ils ne font pas l'objet de méfiance. Les enjeux de l'apprentissage, à la fois d'intégration et d'émancipation, sont liés au monde du travail, essentiellement dans sa composante ouvrière. Les compétences exigées par le marché du travail à ce moment-là, pour les travailleurs immigrés, sont essentiellement manuelles et exécutives. Lire c'est s'emparer d'outils de changement social, individuel et familial, par l'investissement dans la scolarité des enfants par exemple, et collectif, par la prise de conscience et l'analyse des rapports d'exploitation et l'implication dans des espaces de militance.
- La montée du chômage dans les années 1970 et la mise en place de dispositifs de reconversion professionnelle font apparaître des besoins de formation aux savoirs de base pour une population bien plus large que celle des travailleurs immigrés. C'est une part importante des ouvriers-ères qui sont concerné-e-s. À côté des acteurs associatifs et syndicaux, de nouveaux acteurs publics émergent. Lire c'est aussi acquérir les outils permettant de se repositionner par rapport aux nouvelles exigences du marché du travail.
- Dans les années 1980 se produit une prise de conscience que grande pauvreté et analphabétisme ont partie liée. Lire c'est toujours accéder à une compréhension critique des rapports sociaux. Lire c'est briser la spirale de la reproduction de la pauvreté de génération en génération, c'est aussi accéder à des droits sociaux, culturels et politiques.

C'est à la fin des années 1980 que les pouvoirs publics vont réellement prendre la mesure de la question sociale de l'alphabétisation des adultes et y dédier des moyens importants pour augmenter l'offre de formation. Par la suite, ils concluront un Accord de coopération pour coordonner les différentes politiques publiques concernées[3].

La mise en exergue des questions socioéconomiques qui ont mobilisé les acteurs pourrait avoir pour effet de « mettre en creux » les enjeux culturels de la lecture. Or ceux-ci sont de fait centraux. C'est au travers de l'éducation populaire, et par la suite de l'éducation permanente, que va se renforcer le processus d'émergence de la question sociale de l'illettrisme et de la construction des réponses à y apporter. Lire c'est toujours accéder à des imaginaires autres, à des connaissances qui permettent de comprendre et de renforcer son pouvoir d'agir, individuellement et collectivement. Écrire c'est s'approprier le droit d'énonciation et les outils de l'expression et de la communication.

La lecture et l'écriture ne sont cependant pas « en soi » des outils d'émancipation individuelle ou collective. Le champ culturel (les acteurs, les pratiques, les ressources…) n'est pas en dehors des conflictualités socioéconomiques et politiques. La lecture et l'écriture sont aussi des outils, des marqueurs de distinction, voire de relégation sociale.

Inscrire l'alphabétisation des adultes dans le champ de l'éducation populaire manifeste le choix pédagogique de lui donner une visée d'émancipation individuelle et collective : « L'apprentissage de la langue, de la lecture, de l'écriture, du calcul… est un outil d'expression sociale, de prise de parole, de pouvoir sur sa vie, son milieu et son environnement.»[4]

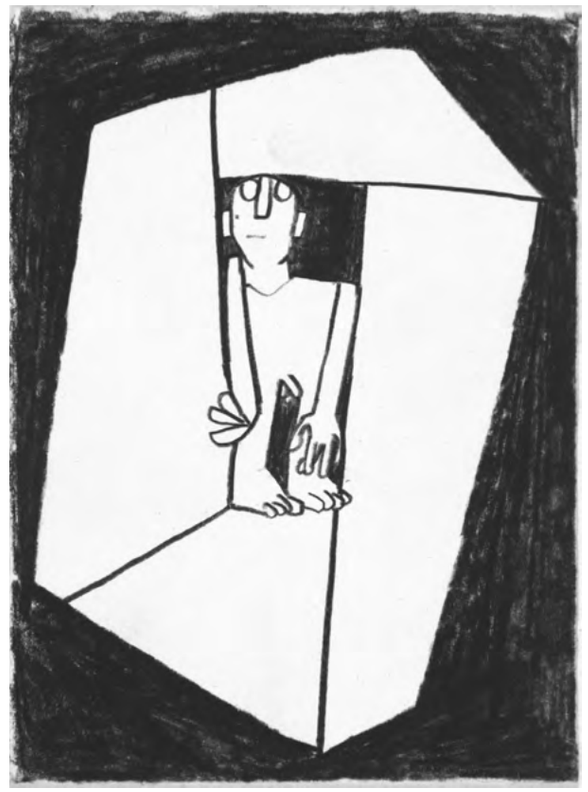
Aujourd'hui comme hier, les difficultés de lecture et d'écriture que connaissent les personnes ne sont pas des problèmes de « déficiences » individuelles mais sont le produit d'une trajectoire marquée par l'appartenance à des groupes sociaux dominés et/ou exclus. L'analphabétisme en tant que « problématique sociale » a partie liée avec le fonctionnement du marché du travail, les phénomènes migratoires, la pauvreté, les rapports sociaux de sexe… Il est cause et conséquence d'un fonctionnement social inégalitaire et lié au niveau de maîtrise des compétences nécessaire pour participer pleinement à une société donnée.

> « Aujourd'hui comme hier, les difficultés de lecture et d'écriture que connaissent les personnes ne sont pas des problèmes de « déficiences » individuelles mais sont le produit d'une trajectoire marquée par l'appartenance à des groupes sociaux dominés et/ou exclus. »

Une problématique sociale en pleine expansion

Une sorte de course contre la montre est aujourd'hui en œuvre autour de la question de la lecture. Non que les adultes maîtriseraient moins bien qu'hier les compétences de base de lecture et d'écriture. Ce serait a priori plutôt l'inverse[5].

« Entre les plis » (pierre noire) © Petrus De Man



Ce qui évolue rapidement c'est en réalité le niveau d'exigence du minimum de compétence requis pour produire « un énoncé simple et bref se rapportant à sa vie quotidienne »[6]. En effet, nous assistons d'une part à une multiplication des supports de lecture et d'autre part à un niveau de complexité croissante des écrits.

À titre d'illustration, de nombreux guichets, permettant jusqu'il y a peu de temps une communication orale, sont remplacés par des écrans – ceux-ci nécessitant à la fois de mobiliser des compétences de lecture et d'utilisation des NTIC. Sur la complexification des écrits, je laisse le soin à chacun d'imaginer, à partir de sa déclaration d'impôt, le niveau de maîtrise de lecture nécessaire à l'accomplissement de cette démarche administrative de base dans un état démocratique.

Les organisations internationales ne s'y trompent pas, et ont fixé le minimum de compétences requis à un niveau équivalent au CESI[7]. C'est sur cette base maintenant que sont produites la plupart de statistiques nationales, européennes et internationales . L'intérêt est certain et permet de rendre visibles et mesurables les efforts de formation continuée des adultes à mettre en œuvre. Le souci cependant – et il est de taille ! – est que cette tendance ne permet plus d'appréhender politiquement le fait social de la persistance de l'analphabétisme (acquisition des savoirs de base, des langages fondamentaux) ni de mesurer l'impact des différentes politiques publiques sur les adultes en grande difficulté de lecture et d'écriture.

Dans un contexte général de réduction des dépenses publiques, des arbitrages politiques[9] sont déjà à l'œuvre entre une vision de l'accès à la lecture et l'écriture comme un droit humain fondamental, constitutif d'une société démocratique et condition minimale à l'exercice de la citoyenneté ; et une vision technocratique visant à porter l'effort sur les publics les plus susceptibles de répondre aux exigences de l'évolution de l'économie, reléguant au moins un adulte sur dix à la marge de la vie sociale. Cette vision technocratique, qui s'autoalimente très souvent d'arguments de rationalité et d'efficience, masque les conflictualités qui sont à l'œuvre autour des « grandes » questions de répartition des richesses dans une économie globalisée, du rôle des États et des institutions extranationales, des modèles démocratiques…

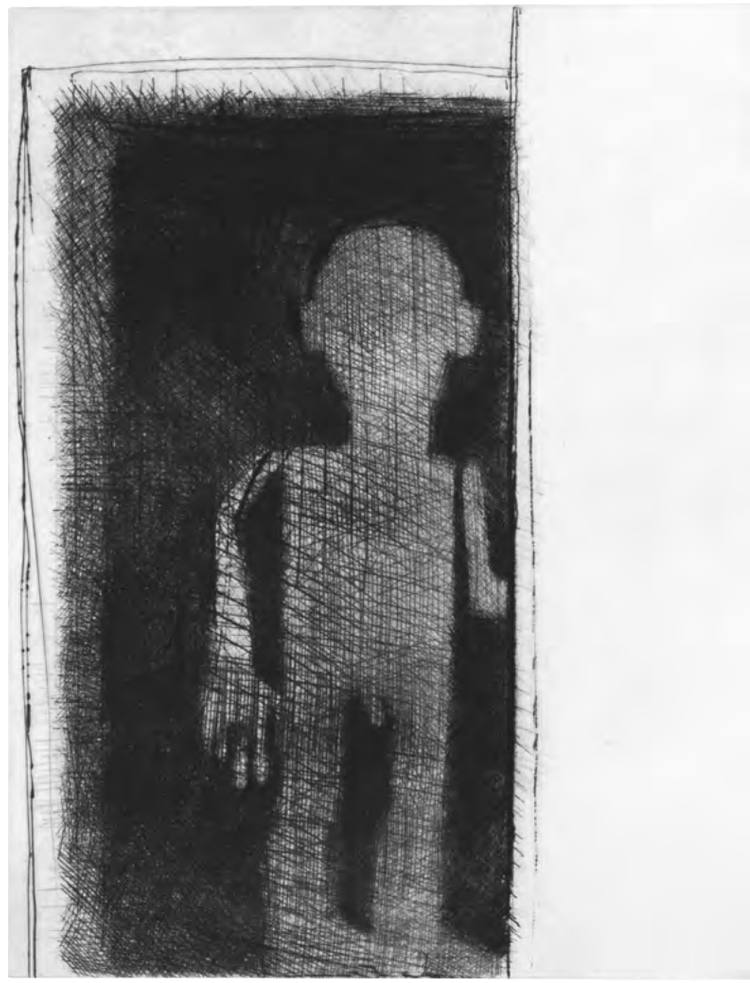
Au travers de ces enjeux « macro » très rapidement exposés, la maîtrise ou pas de la lecture et de l'écriture se voit plus que jamais assigner une fonction de sélection sociale.

Cette fonction de « tri » par la lecture et l'écriture est parfois directement assumée. C'est le cas notamment du nouveau Code de la nationalité belge (2012) qui conditionne l'accès à la nationalité à la maîtrise du français[10] oral et écrit tel que défini au niveau A2 du Cadre européen commun de référence pour les langues[11]. Cette nouvelle politique de nationalité lie, sous le mode de l'exclusion, analphabétisme et citoyenneté : le droit à la citoyenneté doit-il être conditionné à la maîtrise de l'écriture et de la lecture ? Si oui, à quelle catégorie de sous-citoyenneté appartiennent toutes les personnes, belges comprises, qui sont en difficulté de lecture et d'écriture ?

La mise en œuvre des politiques d'activation est une autre manière, indirecte et peu assumée, de pratiquer la sélection sociale sur la base de la maîtrise de l'écrit. Par politiques d'activation, nous entendons l'ensemble des politiques qui mêlent accompagnement et contrôle dans l'accès et le maintien à toute une série de droits, qui d'acquis deviennent conditionnés. Le plan d'accompagnement des chômeurs-euses est la plus connue de ces politiques, mais des politiques similaires existent en matière de revenu d'intégration sociale, accueil des primo-arrivants, assurance maladie-invalidité… Elles ont en commun de générer une prolifération de contraintes administratives – écrites – censées aider et contrôler les personnes les plus vulnérables… celles-là mêmes qui ont le plus de difficultés avec la lecture et l'écriture, à s'intégrer et se maintenir sur le marché de l'emploi, à accéder aux ressources éducatives et culturelles (formation, etc.). Il est à préciser que l'évaluation de l'impact de ces mesures « d'accompagnement-contrôle » sur les droits et conditions de vie des personnes en difficulté de lecture de d'écriture est actuellement une inconnue, car non évaluée par les pouvoirs publics, et que les données ventilées par diplômes deviennent dans de multiples domaines indisponibles. La boucle est bouclée, et nombreux sont les acteurs de terrain, associatifs ou publics, à en mesurer les conséquences désastreuses, tant du point de vue personnel et social que démocratique.

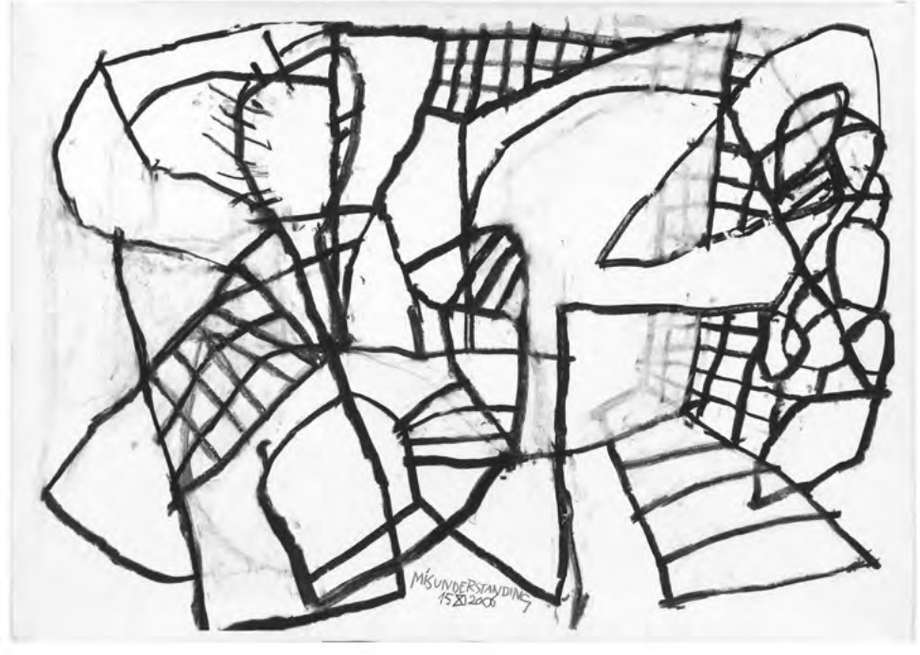
En guise de conclusion, je reprendrai ici l'interrogation de Catherine Stercq, ancienne directrice de Lire et Écrire, et actrice incontournable de l'alphabétisation populaire depuis plus de 30 ans : « La société a-t-elle besoin d'analphabètes ? »[12] ■

1. Lire et Écrire est un mouvement de lutte pour le droit à l'alphabétisation pour tous. Il agit sur l'ensemble du territoire de la FWB et s'organise en 9 Régionales et 3 structures de coordination : bruxelloise, wallonne et communautaire. Plus de 300 travailleurs accueillent près de 30% des apprenants inscrits en formation en FWB. Voir site : www.lire-et-ecrire.be/Le-mouvement-Lire-et-Ecrire
2. Il s'agit d'une estimation sur base d'un croisement de plusieurs sources d'enquête. Pour en savoir plus, voir : « Des chiffres pour l'alpha… Que nous apprennent les enquêtes statistiques » *in Journal de l'Alpha* n° 185, septembre-octobre 2012 (en ligne : www.lire-et-ecrire.be/ja185).
3. Accord de coopération sur l'alphabétisation des adultes : www.alpha-fle.be/index.php?id=1055
4. Charte de Lire et Écrire (www.lire-et-ecrire.be/Charte-de-Lire-et-Ecrire).
5. Nous ne disposons pas d'enquête statistique en FWB sur cette question. Voir : Catherine Stercq, « Les chiffres de l'alpha : compteur bloqué ? », *in Journal de l'Alpha* n°185, *op. cit.*, p. 7-11.
6. « Une personne est analphabète si elle ne peut à la fois lire et écrire, en le comprenant, un énoncé simple et bref se rapportant à sa vie quotidienne. » Cette définition de l'Unesco date de 1958.
7. Voir : Catherine Stercq, « Les chiffres de l'alpha : compteur bloqué ? », *op. cit.*
8. Citons par exemple l'enquête PIAAC 2013 de l'OCDE qui donne, en Flandre, un taux de 14% de personnes âgées entre 16 et 65 ans ayant des difficultés à comprendre un texte suivi.
9. L'absence d'arbitrage est considérée ici comme un arbitrage.
10. Ou d'une autre langue nationale.
11. Voir : Sylvie-Anne Goffinet, « Le Code de la nationalité de 2012 : une politique qui rend l'accès à la nationalité impossible pour les personnes analphabètes », www.lire-et-ecrire.be/code2012-1
12. Catherine Stercq, « Notre société a-t-elle besoin d'une population illettrée ? », *in Journal de l'Alpha* n°167-168, février-avril 2009, p. 8-12 (en ligne : www.lire-et-ecrire.be/ja167).



« Le seuil » (gravure) © Petrus De Man

« Malentendu » (fusain) © Petrus De Man



UN LIVRE C'EST UNE ÉVASION

« J'ai accompli de délicieux voyages, embarqué sur un mot. »
Honoré de Balzac

« Un livre est une fenêtre par laquelle on s'évade. »
Julien Green

« Chaque lecture est un acte de résistance.
Une lecture bien menée sauve de tout, y compris de soi-même. »
Daniel Pennac

Gérard de Sélys
Ex-journaliste, ex-animateur d'ateliers d'écriture et accessoirement, écrivain

C'était au temps où il n'y avait pas la télévision en prison. Il était condamné à une longue peine. Un codétenu lui apprit à lire, il ne savait pas. Les journées étaient longues et sinistres entre les murs sales et à la lumière parcimonieuse et blafarde que dispensait la petite fenêtre barrée de deux grosses tiges de fer. Un jour, son codétenu lui prêta un livre. Il commença la lecture en butant sur des phrases trop compliquées, mais il s'obstina. Et il découvrit un autre monde. Les murs tombaient, la lumière devint vive, il entendit des voix et rencontra des personnages qu'il n'avait jamais imaginés. Il tomba amoureux, il voyagea sur des mers inconnues, il ploya le dos sous des pluies serrées, il se fit des amis, il eut peur, parfois, et se sentit bien, souvent. Il termina le gros livre et pleura parce que l'histoire triste était finie. Il reçut un autre livre et sa cellule s'ouvrit plus encore. Quand il nous parla, dans un colloque consacré au système carcéral, ses yeux brillaient. Il nous dit que la lecture l'avait sauvé, libéré, qu'elle lui avait ouvert le monde, appris de nouveaux sentiments, donné des espaces où fuir et se sentir bien.

Je pouvais parfaitement le comprendre. Atteint par la polio et cloué au lit pendant deux ans, la lecture m'avait donné des ailes. Craignant la contagion, les visiteurs étaient rares, sauf un qui m'apportait des livres et des revues, dont *Le Courrier de l'Unesco* grâce auquel je voyageais dans le monde entier. Je me souviens avoir visité Abou Simbel, marché dans la forêt amazonienne et grimpé sur le Kilimandjaro. Je suis tombé amoureux de l'héroïne de *La tulipe noire* et de *La fille aux cheveux d'or*, j'ai eu peur des combats aériens du *Grand cirque* et pleuré sur *Le journal d'Anne Franck*. Je n'étais plus seul et les nuages blancs traversant ma fenêtre n'étaient plus mon seul horizon.

Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai animé des ateliers d'écriture dans une prison. Malgré mes demandes réitérées, je n'ai reçu aucune aide de la bibliothécaire de l'endroit. Son local était catastrophique comme le choix des ouvrages qu'elle y empilait en désordre. Elle estimait que les détenus étaient des tarés incultes ne méritant pas d'attention. Je ne sais pas si c'est la même chose dans les autres prisons belges. Je sais que des bénévoles apportent des livres dans des établissements pénitentiaires, des livres qu'ils paient de leur poche sans aucune aide. Je suis atterré par ce qui semble être une politique délibérée de décérébration. On sait le peu d'intérêt des gouvernements pour la culture en général mais on peut se demander s'il y a une politique délibérée d'abandon du monde carcéral. Probablement. Les détenus ne représentent pas une masse électorale intéressante. Ce sont des êtres punis et toute sanction qu'on leur inflige est bonne à prendre, y compris le dénuement culturel total. Les livres sont une évasion et toute évasion est interdite, réprimée.

Tant que l'incarcération sera infligée comme une punition, une vengeance, cela ne changera pas.

On pourrait imaginer d'autres pratiques. Telles que l'intervention des bibliothèques publiques dans les prisons. Une action délibérée en faveur de la lecture en milieu carcéral, mais rien n'est prévu en ce sens. Les bibliothèques publiques voient leur budget rogné et la limitation dramatique de leurs actions. Il n'y a pas deux mondes plus différents : le monde du livre, donc de l'évasion et celui de l'enfermement, donc de la réclusion. Il est difficile d'imaginer que le gouvernement fasse entrer l'évasion dans les murs opaques et froids de nos lieux de détention.

Que faire ? Outre les actions de sensibilisation classiques telles qu'en entreprend PAC (conférences, séminaires, publications), on pourrait imaginer l'érection de murs de livres devant les portes des prisons, la distribution médiatisée de livres aux détenus comparaissant dans les palais de justice, la distribution de livres aux familles et amis les jours de visite, le don d'invendus par les libraires, la lecture à haute voix par des bénévoles, dans les prisons et les IPPJ (Institutions publiques de protection de la jeunesse), de textes choisis, le déchargement spectaculaire de livres devant le ministère de la Justice et la distribution de livres et de tracts explicatifs dans les hémicycles parlementaires. On pourrait envisager également le dépôt de plainte devant la Cour de justice de Strasbourg pour non-respect de la Constitution (droit à la culture) par l'État belge. ■

UNE FENÊTRE DE PAPIER

Émilie Bender
Comédienne

Un bâtiment de briques rouges s'élève tout au fond du site hospitalier : Le Mesnil[1]. Entouré de gazon, il possède au premier étage une double-porte fermée à clé. Une clé bienveillante, une frontière rassurante entre le connu et l'inconnu. Il n'y a pas d'histoires de Barbe bleue derrière ces portes, ni de petits cochons qui tremblent à l'arrivée du loup. Non, la porte est simplement verrouillée. Un petit signe de la main à travers la vitre en guise de mot de passe suffit à ouvrir le sésame et derrière les battants, un nouvel espace-temps se déploie. Une zone extrêmement sonore et mouvementée composée de nombreuses petites bulles indépendantes. Parfois elles s'entrechoquent avec douceur, parfois avec un peu plus d'énergie, mais la plupart du temps elles voguent les unes à côté des autres. Là, un chanteur fait ses vocalises toute langue dehors, plus loin un coureur de fond s'entraîne à genoux, à quelques centimètres de mon nez une énorme peluche me stoppe par sa logorrhée onomatopesque.

Dans ce couloir aux odeurs d'hôpital, les résidents éphémères ont des allures de comédiens en plein échauffement. Tous récitent leur texte simultanément. Les mots se superposent, se chevauchent parfois. Une mécanique huilée qui cliquette, ronronne et maugrée sans s'écouter.



« Elk z'n huisje, elk z'n kruisje » (gravure) © Petrus De Man

Mon rôle est de me glisser entre ces multiples individualités pour proposer des quarts d'heure de lecture vivante. « Pour ouvrir des portes dans notre service », disait l'équipe. La nostalgie d'une époque où elle avait encore le temps de s'asseoir avec les personnes hospitalisées et de lire flotte indéniablement dans ce sourire pensif. « Maintenant, les actions sont calculées, chronométrées, rationnées. Il devient compliqué de trouver des instants de suspension pour l'ailleurs. » Qu'à cela ne tienne, on va l'inviter dans l'ici cet ailleurs. Pour ce faire, on nous met à disposition une petite salle carrée avec une fenêtre. C'est important les fenêtres, elles permettent aux idées de s'envoler, d'aller chercher plus loin, de sortir de soi et d'amener de la lumière.

Essentielle à la lecture, la lumière !

Le premier jour, le personnel soignant a diffusé des huiles essentielles dans « notre » local. Un accueil sensoriel qui ouvre déjà des portes. Cette odeur deviendra notre bibliothèque imaginaire pour les deux mois à venir.

Lire.

Mais comment amener des gens aux lettres quand on ne sait pas qui est analphabète et qui ne l'est pas ? Qui a 3 ans et qui en a 52 ? Et puis, derrière chaque bulle, il y a une problématique différente qui ne se lit pas directement – blablablabla – mon cerveau tournicote. Me remontent alors en mémoire les histoires de Barbe bleue, de petits cochons, de princesses et de loup terrifiant. Tous ces personnages ne s'évaporent pas, ils doivent être là, quelque part, nous avons tous été enfant… le voilà, notre alphabet !

Nous l'égrenons durant la première séance : « moi-personne » versus « moi et les personnages qui sommeillent quelque part dans mon corps ». Nous les déposons dans un livre d'images pour qu'ils vivent par eux-mêmes, qu'ils continuent leur chemin. Nous, nous reviendrons la semaine prochaine.

Par la suite, les séances commenceront toujours de la même manière. Un petit échauffement pour réveiller les personnages qui somnolent encore, se mettre à l'aise, enfiler nos habits

invisibles qu'importe la saison et accorder nos diapasons qui battent à des rythmes différents. Vient ensuite le plongeon dans l'histoire autour d'un album choisi en amont. Afin de trouver la pépite d'évasion, j'épluche les sections jeunesse de nombreuses bibliothèques en quête de livres évocateurs d'une thématique sur laquelle nous pourrons broder nos points de vue. Malgré tout, les premières séances me semblent laborieuses. Peu habituée à un public aussi « passif », je cherche le fil de notre communication. L'insatisfaction se glisse lentement entre mes pages.

Pourtant, au fil du vent égrainé par les éoliennes dans notre dos, quelque chose naît. Tout d'abord : leur envie de revenir. Chaque fois le même rituel, chaque rituel qui invente une histoire différente. Le livre s'ouvre, je le lis, on l'invente de plus en plus. Parfois l'histoire est celle des mots collés sur la page, mais certains jours… elle nous emmène ailleurs. Elle raconte d'autres histoires. On invente des passages, on se demande ce que ressentent les personnages, on en ajoute même parfois. On utilise des gestes, des sons, des phrases, c'est selon.

La lecture devient théâtre.
La lecture est vivante.

Chacun raconte à sa manière. Qu'elle soit en chaise roulante avec des problèmes d'élocution, qu'il se focalise sur le flocon et sa fractale ou la consistance du ciel, qu'elle chante pour ponctuer les pages, qu'il regarde par la fenêtre en écoutant, qu'elle joue l'héroïne ou qu'il mime les gestes de sa voisine, chacun lit. Au fur et à mesure des semaines, un langage se développe. Des refrains gestuels et sonores viennent ponctuer les histoires. Des ambiances différentes se créent selon le livre. On part vers des pays lointains, on en revient. La petite salle carrée se transforme en radeau.

La lecture devient voyage.
La lecture est vivante.

Pourtant ce qui est le plus vivant, c'est l'après. Cette qualité du silence quand l'histoire se termine. Comme si pendant un instant, la mécanique huilée de l'extérieur s'arrêtait, étonnée de l'écoute qui reste en suspens. Oh ! ça ne dure jamais très longtemps… Quelques fractions de seconde peut-être, tout juste le temps d'une respiration. Mais durant cette suspension les bulles disparaissent et une interaction existe vraiment : tout le monde est là. Qu'il soit patient, personnel ou de passage, chacun est présent. C'est dans cet interstice que se cultive la levure de l'imaginaire. Dans ce silence collectif que s'est ouvert notre ailleurs.

La magie de cet instant est fragile, elle ne vient pas à chaque fois et disparaît presque instantanément. Elle nourrit surtout une envie d'y revenir. ■

Leuze-en-Hainaut
Hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu
novembre 2015

1. Le Mesnil est un service de réhabilitation pour personnes présentant des affections psycho-organiques, avec séjour de moyen à plus long terme. Suite à une nouvelle politique, il commence à accueillir également des personnes dites à « double-diagnostic », on entend par cette notion la coexistence d'une déficience intellectuelle avec un ou plusieurs diagnostics psychiatriques.



« Couché » (fusain) © Petrus De Man

LIRE À L'ÉCOLE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Hélène Hiessler
Chargée de projets de Culture & Démocratie

Les recherches le montrent : la lecture nous fait du bien. Elle aide au développement des circuits cérébraux associés à la compréhension, au langage et même à l'empathie. Plus généralement, elle est déterminante dans le développement de la participation critique à la vie de la cité. Autant de raisons justifiant que l'école en fasse une priorité. Pourtant, les dernières études PISA (2012) et PIRLS (2006)[1] révèlent des résultats préoccupants quant à la maîtrise de la lecture des enfants en Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB).

À titre indicatif, malgré un progrès depuis 2000, seuls 25% des élèves belges francophones de 4ème primaire ont une maîtrise élevée de la lecture littéraire ou documentaire[2]. Un communiqué de presse de février 2015, publié par le cabinet de la ministre de l'Éducation Joëlle Milquet précise en outre qu'environ 15% des jeunes quittent l'école secondaire sans diplôme et sans l'usage fonctionnel de la lecture[3]. Si les études PISA et PIRLS ont leurs détracteurs, qui critiquent notamment leur mode de restitution focalisée sur les classements et leur vision à court terme, elles n'en livrent pas moins des informations utiles hors de la logique de *ranking*.

Les causes de ces mauvais résultats sont diverses. Comme le pointe Anne Godenir, « la corrélation entre le niveau de compétences en lecture-écriture des parents et celui de leurs enfants est bien connue »[4]. Pourtant, rappelle-t-elle : « Transmettre l'illettrisme à son enfant reviendrait à l'empêcher d'apprendre un savoir normalement dispensé à l'école. Pourquoi les parents feraient-ils cela ? […] La production de l'illettrisme se réalise d'abord à l'école. »

Le Plan Lecture

Plusieurs dispositifs existent qui visent à soutenir tant l'apprentissage de la lecture que le développement d'une relation moins utilitaire à celle-ci, et début 2015, un « Plan Lecture » a été lancé par la ministre Milquet avec pour objectif de proposer une série de mesures destinées à « améliorer les capacités en lecture des 0-18 ans en FWB ».

Le rapport final de celui-ci relève que « si les compétences générales d'enseignement de la lecture figurent dans les programmes [scolaires], ce n'est pas le cas pour la résolution des difficultés en lecture, l'évaluation des compétences en lecture et l'enseignement de textes en ligne »[5]. Un constat qui, complété par les observations du Service d'analyse des Systèmes et des Pratiques d'enseignement (aSPe) – les méthodes et supports très éclectiques des enseignants, le faible recours à la littérature de jeunesse ou à des textes complets (au profit de supports de lecture fragmentés), le sentiment très répandu chez les enseignants de ne pas être préparés ou suffisamment outillés dans le domaine de l'apprentissage de la lecture, ou encore le trop rare recours aux ressources de la bibliothèque (p. 21) – constitue le point de départ des propositions du Plan, qui ciblent clairement ces lacunes en se concentrant notamment sur la place accordée à la littérature jeunesse et la formation des enseignants.

Littérature jeunesse

En matière de promotion de la littérature jeunesse, plusieurs initiatives existent, à commencer par les prix littéraires accordés par des jurys d'enfants. Ces activités sont intéressantes en ce qu'elles travaillent à développer la lecture « plaisir », sortie du cadre strictement utilitaire, et donc dans une dimension plus partagée (à l'école mais aussi en dehors, avec les parents, les proches), plus collective et citoyenne. Le prix Versele et le prix Forum, par exemple, organisés par la Ligue des Familles et soutenus par la Cocof à l'adresse des 3-13 ans, mais aussi la Petite Fureur, organisée depuis 2008 par le Service général des lettres et du livre de la FWB en marge de La Fureur de Lire, ou encore la Bataille des livres, qui met en compétition des classes de pays francophones (Suisse, Québec, Haïti, Sénégal, France, Belgique). Dans le secondaire existe aussi le Prix des lycéens de littérature. En parallèle de ces différents prix, le programme « Écrivains en classe », organisé par le Service de la promotion des lettres (et qui vient d'être ouvert à l'enseignement fondamental), offre la possibilité d'accueillir en classe un écrivain belge de langue française.

Classes lecture

La collaboration entre écoles et bibliothèques est un élément essentiel : depuis 2003, les « contrats-lecture » formalisent ce type de partenariats. Mais plus récemment, le projet des « classes lecture »,

élaboré par l'Association française pour la lecture, a été adapté aux réalités belges à l'initiative du Centre de coopération éducative (CCE) soutenu par le Service de la lecture publique, et a donné lieu à des expériences très riches.

Les enfants d'une classe ou d'une école, guidés par les enseignants, choisissent une thématique au départ de l'observation de leur environnement. Est ensuite organisé durant une semaine un « stage intensif de lecture pour les enfants », qui est aussi « un lieu de formation pour les enseignants et les adultes accompagnateurs [devant] permettre d'engager, au retour dans l'environnement habituel, l'ensemble des participants autour d'une politique territoriale et sociale de lecture »[6]. Tout au long de ce processus, qui démarre en amont et se poursuit en aval de cette semaine « en résidence », les élèves travaillent en partenariat étroit avec les bibliothèques, mais aussi avec un comité de pilotage qui réunit différents acteurs autour du projet (centres culturels, parents d'élèves, échevin, Centre de coopération éducative…) et constitue « non seulement un organe de réflexion, mais aussi un outil de développement et de pérennisation de pratiques de lecture »[7].

Seule une poignée de projets semblables ont été organisés chaque année depuis 2011, mais les enseignants sont unanimes sur les changements observés chez leurs élèves : « Ils lisent et écrivent pour répondre à un besoin. Ils changent de statut et deviennent lecteurs. […] Ils réalisent petit à petit que, grâce à ce projet, ils ont une place à part entière dans la société », explique Marie-Caroline Meert, institutrice de l'école Caritas de Hamme-Mille, l'une des premières à avoir tenté l'expérience. « Ce dispositif nous permet d'observer des enfants qui, délivrés des exigences de l'école, se réunissent en intellectuel collectif afin de s'approprier les savoirs dont ils ont besoin dans le cadre de leur projet. »[8] C'est bien là que se situe toute la richesse de ces expériences : ce changement de statut est un élément déterminant de la rencontre avec l'écrit et de l'apprentissage de la lecture. Il s'agit moins d'initier aux objets que d'« apprendre à quels usages ils sont destinés et comment il est possible de se les procurer dans des situations socialement signifiantes »[9].

La lecture a de la classe

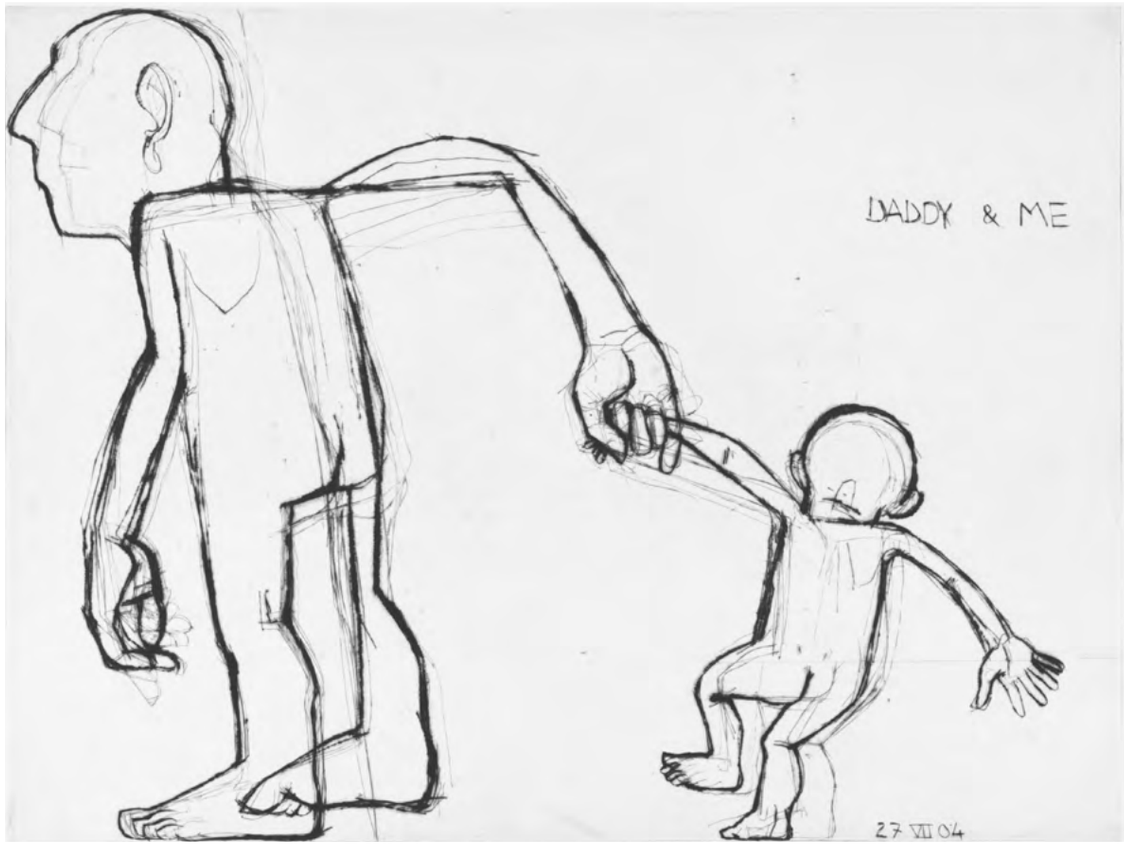
En parallèle de ces dispositifs orientés sur la pratique de la lecture et de l'écriture, d'autres permettent le financement de projets culturels au sens large et peuvent donc accueillir des initiatives autour du livre. « La culture a de la classe » (Cocof), par exemple, soutient des initiatives d'écoles et d'opérateurs socioculturels qui souhaitent encourager les pratiques culturelles et artistiques chez les élèves bruxellois. À titre d'exemple, le projet « Notre OLNI, on le lit, on le dit, on l'ouït, on le vit ! », partenariat entre Les Midis de la Poésie et l'école Area (Escale) à Uccle, qui s'appuie sur la rencontre avec l'écrivain Nicolas Ancion pour proposer diverses pratiques de lecture, de recherche et d'écriture aboutissant, entre autres, à la création d'un OLNI – Objet Littéraire Non Identifié et d'une émission radio, ou encore « À voix hautes », collaboration entre le théâtre de La Montagne Magique et des élèves du secondaire de l'Institut des Ursulines, qui met l'accent sur l'oralisation, sur des pratiques de « lecture partagée, active, vivante » et se clôturera en juin par une lecture publique sur les planches de La Montagne Magique.

Perspectives critiques

Malheureusement, les initiatives soutenues par « La culture a de la classe » ne concernent qu'une minorité d'établissements et ne sont pas présentes à l'école de manière structurelle[10]. C'est le cas aussi des « classes lecture », qui ne représentent pour l'heure qu'une poignée d'activités chaque année.

Au niveau de la FWB le Plan Lecture entend « renforcer » les dispositifs existants, et dans ce sens, il insiste largement sur la sensibilisation et la formation des enseignants et du personnel scolaire. Mais cette ambition ne se dote pas de moyens supplémentaires : à part une augmentation du budget de la Fureur de lire, « le cahier des charges pour le Plan Lecture stipulait clairement qu'il devrait se développer sans ressources budgétaires nouvelles mais en redéployant les moyens existants », explique Laurent Moosen, coordinateur transversal au Plan Lecture[11]. Ainsi, pas d'enveloppe prévue pour financer la généralisation des classes lecture (dont une large partie du coût reste à charge de l'école, un élément qui peut être dissuasif pour plus d'un établissement) et celle prévue par la Cocof pour le programme « La culture a de la classe » ne permet de mettre en place qu'un nombre limité de projets, toutes disciplines confondues. Les défauts de ces programmes rejoignent ceux des dispositifs art-école : difficulté d'étendre ces pratiques à l'ensemble des établissements scolaires, de pérenniser les projets, d'assurer des partenariats à long terme, etc.

En termes de délai de mise en œuvre, plusieurs propositions ont été lancées dès 2015 et celles qui entrent directement dans le cadre du Pacte pour un Enseignement d'excellence (telles l'inscription de la lecture comme thème prioritaire de formation, la sensibilisation et la formation des instituteurs de maternelle et primaire à la littérature jeunesse ou encore la désignation d'un responsable « lecture » et un réseau de personnes-relais dans chaque établissement scolaire), sont en cours de discussion. Les autres ne sont liées à aucune échéance et restent donc non contraignantes.



« Daddy and me » (gravure) © Petrus De Man

Il faudra quelque temps pour pouvoir prendre la mesure des changements opérés, mais on sait que la persistance de l'illettrisme à l'école est liée à plus d'un facteur et ne peut être isolée de la manière dont l'enseignement est conçu dans son ensemble : il s'agit, écrit Anne Godenir, de « questionner l'école dans ses intentions au quotidien, dans ces petits événements de tous les jours qui conduisent les élèves à décrocher un peu et les adultes à les faire décrocher un peu plus »[12]. Ce raisonnement rejoint celui que mène depuis des années Culture & Démocratie autour de la place de l'éducation artistique et culturelle dans l'enseignement, pour qui « l'inscription du fait culturel et artistique au cœur de l'école constitue une réponse nouvelle aux impasses éducatives, économiques et sociales auxquelles notre système d'enseignement et notre société sont confrontés ». Ainsi Sabine de Ville rappelle l'importance de repenser « voire [inverser] les logiques qui sont à l'œuvre dans nos systèmes éducatifs inféodés à la technicité et à l'utilité socioéconomique des formations »[13]. Il faut espérer que les nombreuses concertations organisées dans le cadre du Pacte pour un enseignement d'excellence impulseront ce mouvement. ■

1. Respectivement, Programme for International Student Assessment et Progress in International Reading Literacy Study.
2. « PIRLS 2006 International Report », p. 37.
3. « Présentation du Plan lecture pour la Fédération Wallonie-Bruxelles », 28/02/2015, p. 2.
4. « La production de l'illettrisme : à l'école, dans les classes », *in Journal de l'Alpha* n°194, Lire et Écrire asbl, Bruxelles, 2014, p. 29.
5. « Un Plan Lecture pour la Fédération Wallonie-Bruxelles. Rapport à Mme la vice-présidente, ministre de l'Éducation, de la Culture et de l'Enfance », octobre 2015, p. 16.
6. « Quels sont le rôle et les objectifs du comité de pilotage », Cécile Jacquet, in *Les Cahiers des bibliothèques* n°25, Service général des lettres et du livre de FWB, avril 2015, p. 31.
7. *Ibid*.
8. « Classe lecture : témoignages », in *Les Cahiers des bibliothèques*, *op. cit.*, p. 22.
9. Serge Goffard, « Lecture : négocier une interaction sociale. Éléments pour une didactique de la lecture », *in SEMEN*, vol. 10, 1995 : https://semen.revues.org/2980.
10. Pour une analyse plus approfondie de ces dispositifs, voir *Neuf essentiels pour l'éducation artistique et culturelle*, sous la direction de Sabine de Ville, Culture & Démocratie, 2014, p. 12.
11. Propos recueillis par l'auteure.
12. « La production de l'illettrisme : à l'école, dans les classes », in *Journal de l'Alpha*, *op. cit.*, p. 39.
13. *Neuf essentiels pour l'éducation artistique et culturelle*, *op. cit.*, p. 37.

Maryline le Corre
Chargée de projets de Culture & Démocratie

ORALITÉ ET POÉSIE, SURVIVANCE OU MUTATION ?

« La poésie que nous disons “contemporaine” est [...] désormais sans définition, ou si l'on préfère, ouverte à une infinité de définitions possibles, ce qui rend évidemment difficile d'en parler, d'en parler généralement, en tant que “la” poésie. “La poésie” n'existe pas, n'existe plus, ce qui ne signifie pas, bien sûr, le tarissement de la pratique poétique, mais simplement que la poésie vit son état de crise, sans doute de son état de crise, un état critique et autocritique permanent qui est certainement sa seule définition possible aujourd'hui, qu'on s'en réjouisse et qu'on la veuille porter à son maximum d'intensité dévastatrice (comme l'a fait en son temps Rimbaud, comme l'ont fait de nos jours Francis Ponge et Denis Roche), ou qu'on le déplore en tentant de restituer à la poésie quelque chose de son intégrité ancienne, de ses anciens pouvoirs. » Jean-Marie Gleize[1]

La poésie est un genre peu lu et souvent perçu comme une littérature d'un autre temps. Cette image surannée est assurément l'héritage de deux siècles de recherche immanente et d'un certain éloignement du genre au monde, au social. Par ailleurs, l'école contribue aussi considérablement à perpétuer cette représentation de la poésie. Car si le « baptême » (Patrick Parmentier) ou la « conversion » (Baudelot, Cartier et Détrez) à la lecture savante se font sur ses bancs, force est de constater que bien peu de poètes contemporains sont aux programmes de primaire ou de secondaire. En effet, l'apprentissage poétique est souvent réduit à la simple étude rhétorique tandis que son histoire littéraire se borne à l'étude des textes romantiques et symbolistes. Difficile donc de se défaire de cette image *romantico-lyrique* que les différents courants poétiques du XX^e^ siècle n'ont pourtant eu de cesse de combattre. L'image du poète maudit ou romantique demeure et ce malgré l'existence d'une poésie multiple, protéiforme, moderne et particulièrement orale. Car si les poètes ont de tout temps oralisé leur œuvre – des chansons de geste médiévales aux expérimentations sonores d'Henri Chopin – la poésie contemporaine entretient un rapport particulier au dire. Ainsi deux pratiques semblent coexister : d'une part la lecture dont le texte écrit reste le médium premier et où la mise en voix a pour objet de restituer à un public (souvent averti) l'intimité d'une lecture à voix basse et d'autre part une poésie plus performative.

« Nous assistons aujourd'hui dans le champ poétique français à une multiplication sans précédent du nombre de lectures publiques. »[2] Pour modifier l'image stéréotypée dont elle souffre et atteindre le public – « peuple qui manque »[3] – la poésie se donne à voir/à entendre. La pratique de la lecture poétique semble toutefois régie par un certain nombre de normes. L'usage francophone – en opposition avec la diction anglo-saxonne plus déclamatoire – valorise un ton neutre, non-expressif, la voix est « blanche », sans effet, et nul artifice ne vient troubler la restitution de l'écrit, texte premier. Michel Murat attribue cette tradition à Mallarmé et à la lecture qu'il fit du *Coups de dés* à Paul Valéry et que celui-ci restitue en ces termes : « [...] et il se mit à lire d'une voix basse, égale, sans le moindre “effet”, presque à soi-même [...] J'aime cette absence d'artifice. La voix humaine me semble si belle intérieurement, et prise au plus près de sa source, que les diseurs de profession presque toujours me sont insupportables, qui prétendent faire valoir, interpréter, quand ils surchargent, débauchent les intentions, altèrent les harmonies d'un texte ; et qu'ils substituent leur lyrisme au chant propre des mots combinés. »[4] La lecture a donc ici pour objet la restitution du cadre intime de la lecture à voix basse et ne procède pas d'un processus de création. Pourtant, ce dépouillement extrême de la mise en scène reste signifiant. Éric Suchère, dans *Dire la poésie ?*, en analyse les postures et dispositifs : « Le poète lisant, lit, la plupart du temps, soit assis derrière une table sur laquelle se trouve une nappe, une bouteille d'eau, un gobelet en plastique, et parfois, un microphone ; soit debout derrière un pupitre avec les mêmes accessoires exceptés la nappe. [La table] fait directement référence au travail, au labeur, au caractère mimétique avec le lieu fantasmé comme celui de l'écriture. [...] il y a une dimension sérieuse et cérébrale qui correspond à l'idée que l'on peut se faire de la poésie. »[5] Bien que le cadre de ces lectures semble entretenir et perpétuer l'image d'un genre poétique difficile et pointu, apanage d'une certaine élite, la poésie contemporaine dans son rapport au monde s'en distingue tout à fait. Ainsi, véritablement ouverte au réel, celle-ci fait de *l'espace* et de l'*habiter* ses thèmes récurrents. Tandis que le poème, ouvert sur le hors-texte, s'est depuis longtemps affranchi du dogme de l'écriture intransitive.

La poésie contemporaine, aujourd'hui sortie de son autotélisme, interpelle et questionne le monde. Toutefois, l'extrême codification du dispositif de son oralisation semble perpétuer une vision stéréotypée du genre et, à défaut de convertir un nouveau public, constituer une nouvelle barrière à l'entrée du champ poétique.

Parallèlement à cette culture de valorisation du texte écrit, il existe aujourd'hui une poésie qui se met en scène, ose la pluridisciplinarité et investit la cité. Depuis le début des années 1980, cette nouvelle scène poétique – héritière des influences d'avant-garde et de la poésie dite « expérimentale » – se caractérise par un retour à l'oralité et à la performance.

Au sortir de la Première Guerre mondiale, les poètes dada rejettent déjà toute idée que le fait d'écriture ne serait pas acte absolument libre et laissent place au développement de la littérarité. On assiste alors à un travail de désarticulation de la langue et de jeu sur ses composantes matérielles. Le mouvement lettriste du mitan des années 1940 va encore plus loin et annonce « la création d'une poésie qui brise le mot pour la lettre ». En 1955, la poésie sonore (rebaptisée en 1962, par Bernard Heidsieck poésie-action) intensifie encore le jeu sur le son et l'instrumentation. À première vue ces différentes mutations formelles,

> “Les poètes vont s'adresser au public directement là où il se trouve et se produisent dans des bars, des centres culturels, des supermarchés ou même des magasins de meubles.”

par leur apparente complexité, n'ont pas permis à la poésie de s'affranchir d'une image d'art d'élite, et tout au contraire ont certainement participé à renforcer sa confidentialité. Toutefois, au-delà de la recherche formelle, ces mouvements ont aussi en commun une volonté de décloisonnement du genre, que ce soit par le refus des catégorisations et le dialogue avec les autres arts – musique, arts plastiques – ou par un rapprochement au public et au réel pour que « le poème sort[e] de sa béatitude [...], réintègre la société [...], la sollicite sans se priver du droit de la fustiger »[6].

Aujourd'hui, des auteurs comme Charles Pennequin en France et Vincent Tholomé ou Antoine Boute en Belgique – pour ne citer que les plus radicaux – revendiquent l'héritage des avant-gardes et perpétuent cette recherche phonique ainsi qu'une volonté de décloisonnement de l'acte poétique en proposant des œuvres polymorphes et ouvertes sur le monde. Au-delà de cet héritage pourtant, la poésie contemporaine ne cesse de se penser et de se renouveler. On observe ainsi une mutation au niveau de la forme et de l'objet même du poème par une volonté de « faire de la poésie avec ce qu'elle néglige d'utiliser : mauvais parler, idées fixes des uns et des autres, obsessions quotidiennes, etc. Bref faire de la poésie avec d'autres moyens que ceux utilisés habituellement (métaphores, codes poétiques, etc.) »[7]

À cette évolution formelle s'ajoute également l'envie de faire sortir la poésie « de ses murs » : « C'est la mort de la poésie, d'attendre un lecteur hypothétique. Il [faut] que le poète bouge, aille à la rencontre d'un auditeur ou d'un lecteur, qu'il devienne actif. »[8] Les poètes vont alors s'adresser au public directement là où il se trouve et se produisent dans des bars, des centres culturels, des supermarchés ou même des magasins de meubles (Charles Pennequin). Ainsi pour Tom Nisse[9] le bar est un lieu idéal pour dire de la poésie car, si l'attention du public peut être plus difficile à saisir dans l'animation, le brouhaha du café, quand il y a écoute, il y a souvent rencontre. Ainsi, on trouve chez ces poètes à la fois l'envie de toucher un public nouveau, non averti et souvent non-lecteur de poésie, mais aussi une certaine forme de distanciation par rapport au public littéraire. En ce sens Vincent Tholomé affirme : « Je ne voudrais pas d'un public exclusivement littéraire. Je crois qu'il y aurait trop de déception d'un côté comme de l'autre. Tout ce qu'un public exclusivement littéraire me demande (jusqu'à présent), c'est de parler de la poésie et de son avenir, des revues et de leur importance, etc. Ces questions font tourner en rond la poésie et l'enferment (je trouve) dans un discours réservé à une élite. »[10]

D'autre part, la « scénarisation » de cette poésie se distingue tout à fait des lectures plus traditionnelles. À la lecture solitaire s'oppose la construction collective d'une œuvre, parfois autour de plusieurs textes. Les auteurs se regroupent et invitent des artistes d'autres disciplines. On pense ici par exemple à la Troupe poétique nomade constituée autour des éditions Maëlström. En effet, cette poésie se veut pluridisciplinaire et la musique, le théâtre ou les arts plastiques y ont souvent une place importante. Par ailleurs, cette recherche explore également les multiples ressources offertes par les nouvelles technologies et notamment la vidéo, dans la construction de l'œuvre tout autant que dans sa diffusion.

Cette poésie performative se joue ainsi des codes de la théâtralité et pense véritablement les outils de son oralisation dès son processus de création. Dès lors, elle modifie aussi le statut du public qui de lecteur/auditeur devient véritable spectateur.

Si cette poésie de la performance semble a priori s'opposer en tous points à une poésie plus traditionnelle dont l'écrit serait le médium premier, il n'y a pas ici de combat entre « les anciens et les modernes ». En effet, ces deux formes de création poétique coexistent véritablement et dialoguent entre elles.

Ainsi, dans les multiples manifestations autour du genre, il n'est pas rare d'assister dans un même lieu à ces deux formes d'oralité, ni même de voir un poète passer de l'une à l'autre. Par ailleurs, si les modes d'oralisation et de diffusion de leurs œuvres diffèrent, les poètes dans leur grande majorité n'ont pas renoncé à l'écrit et le livre reste le support privilégié du genre. Ainsi, les textes des « performeurs » sont souvent édités aux côtés de poètes plus traditionnels. Les éditeurs de poésie d'ailleurs conscients de la multiplicité du genre repensent de plus en plus l'objet livre et accordent une plus grande place au dialogue avec les autres arts. Ainsi, ces deux formes d'oralisation poétique, au-delà de leur coexistence représentent véritablement deux visages d'une poésie contemporaine qui ne pourrait être réduite à l'une ou l'autre de ces définitions. Plus de vingt ans après le constat de Jean-Marie Gleize repris en épigraphe, la poésie contemporaine par la multiplicité de son oralisation trouve le moyen de se repenser sans cesse sans pour autant renoncer à son « intégrité ancienne ». ■

1. *À noir. Poésie et littéralité*, Seuil, Paris, 1992.
2. Sous la direction de Jean-François Puff, *Dire la poésie ?*, Éditions Cécile Defaut, 2015, p.9.
3. Jean-Claude Pinson, *À quoi bon la poésie aujourd'hui ?* Pleins Feux, Nantes, 1999.
4. Gaëlle Théval, « Écouter la poésie ? », in *Acta fabula*, vol. 17, n° 2, Essais critiques, Février-mars 2016, URL : http://www.fabula.org/revue/document9681.php, (dernière consultation le 15 mars 2016)
5. Éric Suchère, « Dire la post-poésie », in *Dire la poésie ?*, *op. cit.*
6. Citation de Bernard Heidsieck extrait de l'article de Sara Ben Larbi, « Céline Pardo, Anne Reverseau, Nadja Cohen, Anneliese Depoux, dirs, *Poésie et médias : XX-XXIe siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, dernière consultation le 20 mars 2016.
URL : http://questionsdecommunication.revues.org/8769
7. Vincent Tholomé interviewé par Jan Baetens : http://www.vlrom.be/pdf/994tholome.pdf
8. Bernard Heidsieck dans une interview de Patrick Kechichian, 2004 : http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2014/11/24/bernard-heidsieck-1928-2014-poete-sonore-et-plasticien_4528463_3382.html
9. En 2013, pour les 30 ans de Radio Panik, l'émission *Poésie à l'écoute* proposée par Mélanie Godin était enregistrée en direct du bar L'Amère à boire. Tom Nisse, Antoine Boute, Luvan et L'Ami terrien y présentaient le Voice Kabinett, http://www.poesiealecoute.be/podcast/saison4/emiss53_2013_10.mp3
10. Vincent Tholomé interviewé par Jan Baetens, *op cit.*

« Sous le poids » (gravure) © Petrus De Man



CEUX QUI LISENT ET CEUX QUI NE LISENT PAS

Christian Bobin a écrit quelques pages définitives dans son introduction à *Une petite robe de fête* sur la frontière entre ceux qui lisent et ceux qui ne lisent pas ; barrière bien plus terrible et infranchissable que celle qui oppose « ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas ».

Pascale Tison
Écrivaine et réalisatrice radio

Ceux qui lisent ont tous droit à une petite robe de fête, elle ne se voit pas et pourtant elle brille. Ceux qui ne lisent pas ne connaissent pas le charme de la lampe allumée. Comment se fait le clivage, comment se marque le pli, la griffe invisible sur le front penché de ceux qui tiennent un livre entre les mains, ouvrent la porte d'une phrase et ceux qui demeurent sur le seuil ? Car au départ, et Bobin le dit, il n'y a pas de livre, il y a le pur élan de l'enfance sans livre, sans contour, le vaste continent du monde et de vous qui y êtes nés. Tout se confond et puis tout se retrouve dans le deuil du livre. Car lire est mesurer le deuil de l'enfance et en prendre connaissance avec bonheur. C'est donc progressivement et pas à pas, page à page, renouer le fil inverse qui nous ramène au pays des songes et du vrai. Des songes tenus pour vrai, dans les plaines de l'enfance perdue. Sans doute, au-delà du plaisir évident de l'histoire, se joue-t-il avec le livre en mains quelque chose de la conquête des mots résonnant dans notre espace intime analogue à ce que Pascal Quignard appelle « la sonate maternelle ». Ces mots bus goulûment, dans la musique d'une langue apprise avec passion parce que transmise. Dans la transmission vibre alors la flamme du secret, la passion de l'initiation implicite. C'est un peu de cette passion que l'on ouvre à chaque fois qu'on ouvre un livre. Un peu d'elle et de feu qui nous dévore sereinement dans toutes les postures de la lecture, l'abri heureux du deuil retrouvé, savouré, en avançant dans le pays d'une langue neuve et à apprendre, celle de l'écrivain.

À quoi tient le bonheur de vouloir répéter le mystère d'une sonate maternelle différée, différente ? Pas de réponse à cela, si ce n'est le mystère des bibliothèques (Guy Goffette émerveillé, enfant, par la bibliothèque d'un homme entrevue un jour en passant devant sa fenêtre), le goût de l'imitation quand d'autres lisent devant nous depuis toujours, le chant vibrant d'un professeur de français (« je ne veux boire que l'eau rougie de mon enfance », clamait le mien en récitant Colette), le sens d'une musique recomposée comme la mer, comme elle à portée d'oreilles, infiniment sonore, le rituel enfin sauvé d'un espace inviolable et complice. Devant le feu, dans un lit, sur un banc, dans un tram, à l'abri de la pluie, à table : lieux multiples et familiers d'une reconquête de soi par les mots d'un autre. Il y va de la paix pour ceux qui lisent, d'encore et toujours lire.

Mots entendus en sourdine, mâchés dans l'écho de la lecture dite silencieuse. Grand pas vers l'âge adulte. Je me souviens : gamine, on m'envoyait chez le coiffeur qui, comiquement, me reléguait sous le casque, munie de bigoudis dont je n'avais nul besoin. Une unique boucle sur la tête en était le résultat surprenant que je m'empressais d'aplatir sous l'eau de l'évier dès que je rentrais chez moi. Je me souviens d'un jour où placée sous le casque des dames, cet objet oblong et vaguement ridicule, je lus un livre à voix haute, ce qui fit sourire toute l'assemblée. Je m'en rendis compte trop tard comme de toutes ces bourdes d'enfance qui nous laissent interdits. Interdits sur le pas d'un seuil qui serait celui de la lecture bouche cousue quoiqu'elle murmure encore souvent les mots lus pour être sûre de bien les comprendre, les articulant en silence, et chaque lecture tient un peu de ce recommencement obstiné, de ce déchiffrage héroïque sous le casque, me pensant camouflée par le bruit, racontant à tout vent, à tout va, une histoire sans doute aussi naïve que la boucle sur le sommet de mon crâne qui en fut la conclusion.

Ceux qui ne lisent pas me semblent d'une insondable tristesse. « Une vie sans lecture est une vie que l'on ne quitte jamais. » Encore Christian Bobin. Voici qu'avec le livre vient à la fois la joie de se retrouver et celle de se quitter. C'est un mouvement double qui nous mène à la conscience de nous dans l'oubli de nous-mêmes. Un vertige aux frontières du temps et de la présence. En cela sans doute une expérience sacrée.

Gabriel Ringlet, dans son livre *Vous me coucherez nu sur la terre nue*, rapporte l'expérience poétique de Jacques Lusseyran au camp de Buchenwald. « En plein mois d'août, en plein camp, assis sur un petit mur de pierres en face des lavabos, il se met à réciter des vers de Baudelaire et de Rimbaud. » Les autres ne le comprennent pas nécessairement mais tous ont compris. Et peu à peu Jacques Lusseyran va organiser un récital spontané de poésie quotidienne où chacun dira les traces du livre délaissé de force. Un récital incognito, secret, dans les langues de chacun pendant quelques minutes, chaque jour. La poésie

est alors le gisement caché, la ressource inexpugnable où mots et mémoire se rassemblent au meilleur de l'être. Avant il y avait eu les livres.

Nous savons bien que les livres, ceux que les Anglais prescrivent en thérapie, nous soignent de nos maux, qu'ils nous donnent une seconde patrie qui est la première et la meilleure, que les bibliothèques sont peuplées de morts qui parlent et que nous les entendons. Plutôt qu'une destination de vacances, j'ai un livre comme promesse. J'ai passé de délicieux moments avec Mme Arnoux chez Flaubert. Je la vois libérer ses cheveux devenus gris, d'un seul coup magistral, devant Frédéric, l'aimé qui n'a rien su, qui a mal vu. J'ai passé un été fougueux avec mon amie George Sand et le livre de sa vie où entre une mère du peuple et une grand-mère aristo, elle vivait dans son corps l'écartèlement des classes. J'ai partagé les fous rires et les rires jaunes de Romain Gary, sur le tarmac d'un aéroport quand il a honte de sa mère, sa mère qui, à la barbe des jeunes aviateurs, proclame que son fils sera Victor Hugo, que son fils sera ambassadeur. Ce qu'il devint en quelque sorte. Parole prédictive des mères... Et j'ai aimé les visions hallucinées de Pierre Michon où un père, du geste de la main, congédie son fils pour toujours.

Nous aurons des livres à venir. Nous aurons des livres à lire. Nous ne manquerons donc de rien. ■

« Won't get fooled again » (fusain et gouache) © Petrus De Man





HUMEUR

Roland de Bodt
Chercheur et écrivain
Membre de l'AG de Culture & Démocratie

LE JACKPOT SÉCURITAIRE[1]

I. Au lendemain de la chute du mur de Berlin (1989), le terrorisme international est devenu un facteur structurant de l'économie mondiale.
Directement, parce que chaque arme, chaque munition et chaque équipement utilisés par les organisations terroristes, dans le cadre de leurs actions et par les forces de l'ordre, en réaction à ces actions, génèrent des profits pour les actionnaires anonymes de l'industrie mondiale de l'armement et de la sécurité.
Indirectement, parce que chaque action terroriste précipite le recentrage des budgets publics internationaux et nationaux vers les « centres de profits » que représentent ces industries. Les attentats qui ont été perpétrés à Paris, le 13 novembre dernier, nous offrent une nouvelle et funeste démonstration en ce sens : le terrorisme international est devenu, en trente ans, « l'allié objectif » – et odieusement efficace – de l'industrie mondiale de l'armement et de la sécurité.

II. Et le recentrage des moyens publics vers le projet sécuritaire opère effectivement ; prenons un exemple qui nous concerne tout particulièrement : au sein du budget 2015, le gouvernement fédéral de notre pays a réduit considérablement les subventions allouées aux institutions culturelles, sous prétexte de « raréfaction des ressources publiques » ; suite aux massacres de Paris, il débloque, en moins d'une semaine, un budget de 400 millions d'euros pour accroître les moyens de la lutte contre le terrorisme ; 400 millions d'euros, cela correspond à près de 150% du budget annuel (2015) consacré à la culture par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Il apparaît donc explicitement que la question budgétaire se pose moins en termes de « raréfaction » que de « recentrage » des priorités dans l'affectation des moyens publics.

III. Même si elles en tirent un profit immédiat et plantureux, il serait tout à fait naïf d'imaginer que les industries de l'armement et de la sécurité participent, elles-mêmes, au financement des organisations terroristes internationales.
La thèse du « grand complot » fait écran et empêche de poser les questions qui nous permettraient d'avancer utilement dans la compréhension des jeux d'intérêts qui sont à l'œuvre ici.
Cependant, cela ne doit pas nous empêcher de prendre en considération que, sans l'activité intense du terrorisme international, la nécessité d'un recentrage de l'économie publique vers les industries de l'armement et de la sécurité ne serait pas justifiable par le monde politique.
Rien que pour la santé mentale ou la dynamique démocratique, il reste donc légitime de se demander comment, sans les attentats de ces dernières années, le congrès américain ainsi que les parlements de l'Union européenne et de ses États-membres auraient pu légitimer, aux yeux des populations qui les ont élus, les budgets de l'armement et de la sécurité qu'ils ont votés, au cours des trente dernières années. Il est, donc, légitime de la part des citoyens de demander que cette interrogation soit prise au sérieux et reçoive un éclairage raisonné.

IV. En effet, si les démocraties européennes entendaient réellement lutter contre le terrorisme international, il deviendrait alors impératif d'identifier les actionnaires qui tirent profit des industries mondiales de l'armement et de la sécurité.
Ce n'est pas en imposant un bracelet de sécurité à des jeunes gens écœurés par les injustices sociales et aveuglés par des mystiques rédemptrices, que les gouvernements de l'Europe s'attaqueront efficacement et sérieusement aux

causes premières du terrorisme international. Ces causes doivent aussi – et prioritairement – être recherchées auprès de ceux qui tirent un intérêt économique structurel, direct, avéré et mesurable, de l'activité du terrorisme international. Or, tant que les actionnaires des industries de l'armement et de la sécurité restent anonymes, il est impossible d'identifier les personnes, les organisations et les familles qui, au sein de l'humanité, extraient de la richesse de ces actions terroristes odieuses.
Au demeurant, il n'est pas déraisonnable de penser que ces personnes, ces organisations et ces familles ne soient pas qu'occidentales ; il ne me paraît pas déraisonnable de penser que dans le capital de ces sociétés, on trouvera, aux côtés d'actionnaires européens et américains, des actionnaires russes, indiens, arabes, israéliens, africains et chinois, etc.
Il est certain qu'une part majoritaire de ces actionnaires spéculent de manière raisonnée et consciente sur les profits que l'insécurité terroriste génère pour leur capital ; mais, il faut admettre également qu'une part de ces actionnaires ne sont pas au courant qu'ils s'enrichissent des conséquences les plus immédiates de ces crimes, parce qu'ils participent à des fonds d'investissements dont ils ne connaissent ni la composition ni la destination finale, au déboulé des passions de la bourse.

V. Aujourd'hui, les démocraties européennes n'ont pas créé le cadre juridique qui permettrait d'identifier si, parmi les actionnaires des industries de l'armement et de la sécurité, il existe des personnes, des familles ou des organisations qui financent, par ailleurs à titre accessoire ou principal, les organisations terroristes internationales.
Or, l'élucidation de cette question constitue une étape majeure et déterminante de la lutte contre le terrorisme international.
Pour ce faire, il faudrait, par exemple, dresser la liste des industries qui émargent aux politiques sécuritaires de l'Union européenne, des États-membres et des grands États dans le monde.
Il faudrait, dans ce cas, les considérer au sens large : armement, équipement, systèmes et services d'information, de surveillance, etc.
Ensuite, il faudrait obliger ces industries à publier annuellement la liste de leurs actionnaires, sur un plan mondial ; par exemple, dans une annexe aux comptes annuels. Enfin, il faudrait établir un service mondial susceptible d'analyser ces données, de manière individualisée, et d'en présenter la synthèse et encore qualifier, en droit international et national, le crime qui consiste à s'enrichir d'une activité terroriste ou de ses conséquences.
En effet, tant que le fait de s'enrichir d'une telle activité n'est pas reconnu et qualifié, en droit national et international, comme « crime », c'est en vain que les États luttent contre le terrorisme qui est devenu, à présent et de manière tristement ordinaire, un facteur structurant de l'économie mondiale.
Paradoxalement, les politiques de lutte contre le terrorisme, adoptées par l'Union européenne et les États-membres au cours de ces trente dernières années, s'en prennent systématiquement à nos libertés civiles et politiques, sans jamais prendre en considération que l'intérêt économique est probablement le premier moteur du terrorisme dans le monde. Au lieu de lutter efficacement contre le terrorisme, l'Union européenne crée, tout au contraire, un cadre légal qui favorise l'anonymat et la non responsabilité civile des actionnaires qui tirent profit et richesse de l'activité du terrorisme international. Il faut exiger qu'un terme soit mis à cette situation inacceptable.

VII. En tant que citoyens européens, il nous appartient, en effet, de plaider pour une autre culture de la sécurité et une autre culture de la démocratie sur un plan international. Une culture de la sécurité publique et des libertés publiques qui protège les libertés civiles et politiques des populations de la planète et qui met résolument sous contrôle les abus de libertés économiques auxquelles ces populations sont soumises.
Il est grand temps d'admettre que l'exercice d'une souveraineté économique mondiale qui ne soit pas conditionnée par la reconnaissance d'une responsabilité civile, à l'échelle mondiale, constitue le terreau de toute forme de terrorisme dans le monde.
C'est un grand chantier pour nous, les démocrates, de formuler et de revendiquer une culture de la démocratie qui reconnaît et organise la responsabilité civile des actionnaires de l'économie mondiale. Une culture de la démocratie qui crée, en droit – et enfin ! – la responsabilité économique civile comme un pan structurant et constitutif d'un plein exercice de la citoyenneté admise comme « responsable ».
C'est un devoir pour nous à l'égard des victimes de ces attentats – et je considère ici comme victimes celles et ceux qui les ont commis avec leur chair au même titre que celles et ceux qui en ont souffert – de travailler à la défense et à la promotion de cette culture nouvelle de la démocratie. ■

Mons, Belgique, le 20 novembre 2015.

1. Jackpot, n.m. – Combinaisons de figures qui permet de gagner la monnaie accumulée dans certaines machines à sous – Figuré : Gros profits rapides. Voir : Pactole. – in *Le petit Robert de la langue française*, Le Robert, Paris, édition 2016.

DE LA GÉOPOLITIQUE EN 7E PROFESSIONNELLE À L'INSTITUT SAINTE-MARIE ?

Le projet « Next generation please » au palais des Beaux-Arts

Sébastien Marandon,
Professeur de français
Vincent Cartuyvels,
Historien de l'art

À Bozar, en cinq jours d'immersion, 33 élèves construisent un archipel-monde. Dans une salle des Beaux-Arts de 50 m². À partir de la création d'un pays par élève, des îles, des montagnes, des mers et des continents surgissent dès le premier jour ; puis apparaissent des frontières, des villes, des usines et des quartiers, des routes et des ponts, qui s'articulent en territoires organisés. Ils produisent des ressources, génèrent des activités économiques et politiques bientôt accompagnées d'échanges, de traités internationaux et de coopérations de tous ordres : un « cosmos-archipel » est né.

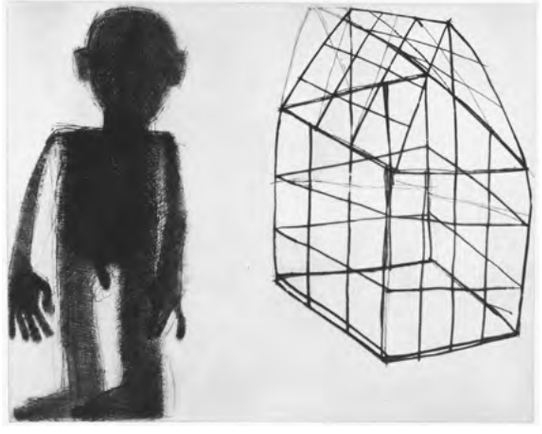
Le travail sera présenté au BOZAR en avril dans le cadre de l'exposition « Imagine Europe » et lors des journées portes-ouvertes de l'Institut Sainte-Marie du 18 au 21 mars.

Ce workshop a été réalisé par les élèves d'options sérigraphie, publicité et décoration d'intérieur de 7ème professionnelle de l'Institut Sainte-Marie situé à Saint-Gilles, Bruxelles et encadré par leurs professeurs d'ateliers, le professeur de français et le reste de l'équipe pédagogique ainsi que de deux intervenants extérieurs : l'artiste Emilio Lopez Menchero et l'historien de l'art, Vincent Cartuyvels.

Des ateliers d'écriture ont permis aux étudiants de prendre du recul et de faire un travail de formulation sur cette expérience. De nombreux extraits des textes des élèves sont ici présentés en fonction de la progression des cinq journées de cette « semaine d'atelier » passée au palais des BOZAR.

Lundi, dans l'espace :
Tracer, nommer, (dé)placer son territoire.

« Arrivé sur place, j'ai senti comme une sorte de manque, comme si la pièce vibrait de vide et de silence. Le laboratoire était figé. Notre travail a fini par réanimer la pièce, avec notre agitation et notre bruit, notre vie et notre désordre, on l'a comblée de ce qui la trouait. » — **Denis**



« Cage dorée » (gravure) © Petrus De Man

« Il y a beaucoup d'espace et une feuille blanche qui recouvre le sol. Je suis à genoux armé d'un Stif. Je suis coincé entre Miguel, Beverly et Logan. Tout est blanc. Seules les frontières, noires, sont visibles. Les terres sont vides. Aucune création ne les recouvre. Je balance entre l'amusement et le questionnement. Il me faut un nom, une position aussi. Un tracé, on découpe ; on n'entend que le bruit des ciseaux. » — **Sabri**

Lundi, suite :
Tectoniques. Agglomérats. Archipel. Foudres de Zeus. À partir de cette géologie, s'implanter.

« Le bruit du papier, l'odeur de la colle et le brouhaha des rires. Les actions de groupe, l'émotion, l'entraide, l'amitié entre nous. Des traces de peinture sur les vêtements. Des petits groupes se forment dans la pièce, parfois avec des gens avec qui on ne parle pas d'habitude. Récolter des morceaux, avoir une vue d'ensemble, réaliser des croquis et mettre notre imagination en action. » — **Mélissa**

« Le stress, le bruit des chaussures, les gens qui parlent, et du scotch au sol. Marcher d'un pays à l'autre, ne pas écraser des objets, avancer tout doucement et chercher, se débrouiller et trouver enfin : peindre un port. » — **Hakan**

Lundi soir :
Concert de musique baroque à BOZAR

« Je suis entourée de couples aisés ; des bourgeois je dirais. Seize violons et une flute. Karim et Alex dégagent une impression d'application et de sérénité. La mélodie me plonge dans mes souvenirs. Un sentiment de tristesse

émerge. Mon cœur s'accélère. Des frissons parcourent mon corps. Et soudain des applaudissements éclatent. On doit lire de l'étonnement dans mes yeux. Un moment de grâce qui mélange pudeur et sensualité. À cet instant, je me sens fragile, habitée de réminiscences, de bien-être et de larmes. » — **Déna**

« Une musique très rythmique. Je voyage. Le son du violon circule partout dans la salle. Je regarde les spectateurs, leurs postures, leurs façons de se tenir correctement. Je suis mal à l'aise. J'ai l'impression qu'on m'observe. Il y a l'ambiance, l'espace, la structure et l'orchestre qui joue, s'arrête et recommence. Le public applaudit mais pas systématiquement. Ça m'a décontenancée. J'ai l'impression de suivre deux spectacles simultanément : l'étrange chorégraphie du public et la danse des instruments. » — **Müberra**

Mardi :
Créer un « chez moi ». Fabriquer, inventer, développer. Premières « structions… »

« Le plan d'ensemble est flou. On ne distingue que quelques formes anguleuses et des couleurs claires. Puis, petit à petit, les zones floues deviennent de plus en plus nettes. On découvre une multitude de formes : des cercles brillants ; des cylindres lisses et froids bardés de métal ; des tubes en carton et des tubes en cuivre ; un mélange de câbles en suspension et d'autres tenus par des tiges en acier ; de la corde entremêlée ; des triangles tous identiques ; une tour ornée de spirales bleues ; des graffitis qui poussent sur un champs de bouchons de liège ; une plaine de touches de vieux claviers Apple ; un port de sous-verres et de papiers de soie ; une forêt de logos Maes décolorés ; des chutes de MDF qui évoquent des grues de manutention de conteneur et enfin un océan de peinture. » — **Brice**

« D'un désert de papier, confettis déchiquetés, émergent des collines et des montagnes. Il n'y a pas de surface. Mon pays s'appelle "Monarchie Absolue" et il a la texture de la neige, pure et blanche. Il possède des routes de goudrons qui zigzaguent. Il y a un centre industriel gigantesque, un palais, et des monastères. Les limites du pays forment comme une sorte de nuages, flous et mal définis. "Tout individu est une marionnette manipulée de l'intérieur et de l'extérieur et à la fois un être qui s'auto affirme dans sa qualité de sujet", dit Edgar Morin. » — **Anas**

« Il m'a fallu un certain temps pour apprivoiser l'espace et la liberté qui nous étaient accordés. Au départ, je ne savais pas comment faire comme si c'était trop, comme si j'avais trop reçu en une seule fois. » — **Rania**

Mercredi :
Déborder… Jusqu'où ? Naissance de la politique ? Expansions. Superpositions. Strates.

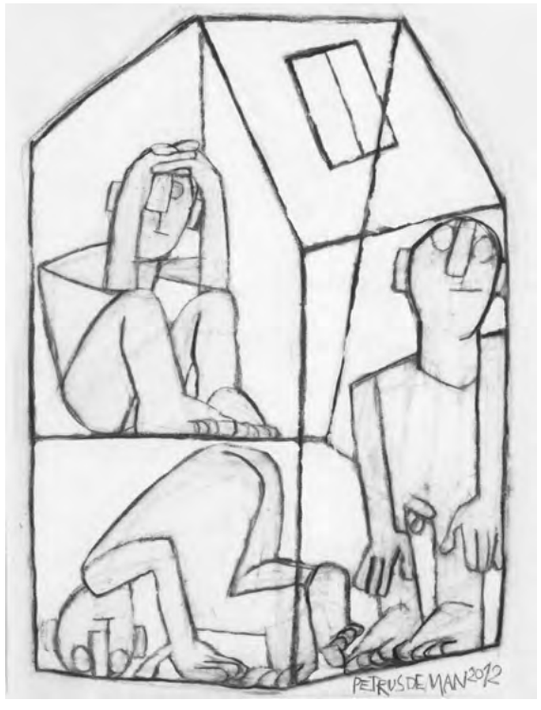
« Une petite colonne lisse et rugueuse remplie de végétaux joue comme un principe de désorganisation. Les morceaux de nature sont empilés les uns sur les autres, reliés dans leur écrin circulaire industrialisé et vieillis. Disposer les choses, donner, former, bouger les emplacements, les places, les situations dans une configuration donnée, provoquer des déplacements. Placer diagonalement en haut, désorganiser le champ visuel. Des textures, des couleurs et des formes différentes font une énorme, une imposante pièce de pays très design. Ann Veronica Janssens pour expliquer le titre de son exposition "Serendipity" dit "un don naturel pour faire fortuitement des découvertes utiles en exploitant les hasards inattendus ou les obstacles retors". Mes objets lisses comme rugueux sont des symboles de liberté et de mouvement – comptant pour rien –, ils font de ce lieu un endroit calme, paisible, simple, doux, grand, éclairci, ensoleillé qui donne envie de le revisiter. Cette mer froissée donne une fraîcheur courtoise qui se dénoue et s'alterne et reste en suspension dans l'aire de ce pays. Créer des émotions : ce qui nous meut, nous é-meut. » — **Aurélio**

« Je m'aperçois qu'on n'est pas aussi libre que ce que l'on pense, qu'il faut progressivement se détacher des règles avant de se jeter dans l'aventure. » — **Rania**

Jeudi et le politique :
Rencontrer, négocier, relier, réguler et coexister.

« Un pays ouvert à tous et, en même temps, qui protège ses frontières avec une grande caméra. Un pays avec des zones naturelles protégées et une usine à charbon. Une grande liaison qui fait disparaître les frontières et un pont qui les relie. » — **Merian**

« Madhouse » (fusain et gouache) © Petrus De Man



« Ne pas faire beau mais tenter de relier une multitude de choses afin de créer une histoire, de faire naître de la valeur. » — **Rania**

« Les habitants ont décidé de se barricader. Ils s'arc-boutent sur leurs qualités de vie, leurs intimités. Le mur est un grand révélateur, un principe de dessillement. Rem Koolhaas a dit que "le mur de Berlin était un script qui brouillait allègrement les frontières entre tragédie, comédie et mélodrame". L'architecture est pouvoir. […] Ce que nous avons accompli est une sorte de mise en abyme, de reflet déformé du monde actuel. Selon les régions de notre "cosmos-archipel", les frontières avaient plus ou moins d'épaisseurs, d'importances. Cela dépendait de l'étudiant et de sa vision des mondes actuels, futurs et hypothétiques. Certains territoires étaient pacifiques et ouverts, d'autres barricadés, évitant toute forme de contact. » — **Lionel**

Jeudi soir, au KVS.

« Il y a beaucoup de personnes. La lumière est tamisée. Je suis relaxée et excitée. On a bu du vin blanc. Mauvais, mal de tête. On est heureux. Il y a Laura, Mattéo et Miguel. Des sourires, des corps détendus. On est au théâtre. Ils parlent en néerlandais. On s'assoit entre amis. Certains boivent du jus d'orange, d'autres de l'alcool. Nos religions divergent. Une terrasse, des tables. Il fait froid. Un jeans troué. Je me suis lissée les cheveux. Il y a une fille. Elle est belle, attentionnée. Des chaussures imperméabilisées. Les couleurs sont chaudes. Ditte est là. Ils parlent turc. On pose des questions. L'acteur répond. Il est brun aux yeux verts. Il y a des sourires, des rires. Parler avec Alex et Brice. Chute dans les escaliers. Il fait noir. Elle a peur. Des jeunes fument des cigarettes. On va manger au snack, on a faim. Müberra boit du jus d'orange sanguine. Il y a une homogénéité. Tous ensemble, unis. Beaucoup de diversité, des savoirs différents. Une force. » — **Mélina**

Vendredi :
S'exposer et témoigner, se raconter des histoires, dresser le bilan, projeter.

« Un monde parfait ? C'est ce que nous avons créé ; du moins, c'est ce qu'on voit en surface : des collines à perte de vue, de la végétation, des buildings tous plus imposants que les autres, une flore que nous envierait même dame nature ! Thomas More dirait : "UTOPIE" ! Ce cosmos que l'on a créé ensemble n'est qu'un trajet initiatique idéalisé. Mais je n'y vois pas la même chose. Je ressens la tristesse et la solitude. Hannah Arendt dit que "le progrès et la catastrophe sont l'avers et le revers de la même médaille". Ce monde est à la fois glacial comme ma solitude et ardent comme ma volonté de créer. Mon œuvre fait tache. Elle dessine un monde inversé, un anti cosmos, tout en gardant l'éternel masque d'un bonheur endoloris. Je suis Wim Delvoye et mon monde est un "cloaca". Malgré cela, je ne peux m'empêcher d'éprouver une réelle fierté lorsque, pour la dernière fois, je vis notre "cosmos-archipel" avec ses collines à perte de vue, sa végétation, ses buildings tous plus imposants les uns que les autres et sa flore que nous envierait même dame nature ! » — **Miguel**

« La frontière n'est pas juste une limite à ne pas franchir mais un monde à part entière et qu'il faut bien gérer. » — **Rania**

« Créer un espace dans un espace. Construire, remplir un territoire. Un territoire, c'est le lieu d'affirmation et de construction d'un sujet. Comment créer un espace de liberté alors que les règles du jeu nous sont imposées par la force ? S'engager dans la société, réfléchir à ses changements. Je suis pour une démocratie où les gens peuvent choisir ce qu'on met dans leurs quartiers et c'est ce que nous avons fait d'une certaine manière. […] Une multitude d'informations dont la complexité me dépasse. Nous sommes les acteurs de l'art contemporain. Détourner les matériaux et leurs histoires afin de leur inventer de nouveaux rôles. En les assemblant, ils participent à la création d'images qui nous poussent à nous raconter des histoires. Explorer la relation entre la réalité et ce monde en image, explorer ses frontières réelles et imaginaires. […] Cet atelier, ça a été l'opportunité de construire un nouveau monde. Chaque jour nous étions les astres autour de nos petits pays. Les soleils qui passent et repassent, ignorants les frontières. Et, chaque soir, nous laissions place à l'obscurité en éteignant les lumières ». — **Jessie**

« Une forêt vierge dense et épaisse. "Une *struction*, c'est un tas, un amas, un entassement qui suppose un assemblage", dit Thomas Hirrschorn. Créer un lieu où la nature retrouve ses droits, où l'on peut se réfugier, s'y perdre et en même temps s'y retrouver. Une plage brodée par la mer. "La struction permet d'ouvrir un espace dans lequel la pensée peut tisser des trajets en dissolvant nos antinomies constitutives." […] Qu'est-ce qu'un tissu, une couture territoire qui viendrait recouvrir nos failles respectives ? La faille représente la peur de l'autre côté, une impossibilité à abandonner ce qu'on connaît. La faille est une illusion. La faille se cache à l'intérieur de nous et nous empêche de découvrir notre terre promise. » — **Laura**

Le projet continue et une deuxième semaine d'ateliers sera organisée en mai, couronnée par l'exposition « Next generation please » du 17 au 21 mai à BOZAR. Il s'agit bien de pratiques culturelles transversales au sein d'une école professionnelle, avec tous les enjeux que la culture peut porter au sein de l'institution. Dans le prochain numéro du *Journal de Culture & Démocratie*, les auteurs se pencheront sur la qualité de ces enjeux, et tenteront une esquisse de bilan sous forme interrogative. ■

Carnet de voyage de mon bébé né si tôt

un livre d'Anne Pardou et Christian Merveille soutenu par la commission Art et santé de Culture & Démocratie



La naissance prématurée d'un nouveau-né et l'hospitalisation parfois très longue qui s'ensuit ont des répercussions multiples à court, moyen et long termes. En Europe le taux de prématurité se situe entre 5 et 10%. En Belgique il est de l'ordre de 8%.
Parmi les conséquences à court terme, on note les complications respiratoires, digestives, neurologiques et la mortalité. Parmi les conséquences à moyen et long termes on relève les handicaps, les problèmes de développement et d'apprentissage qui peuvent poursuivre l'individu jusqu'à la vieillesse. Ce qui perturbera le plus les parents dans leur vie quotidienne sont les difficultés de développement : retard ou absence des acquisitions normales pour l'âge et nécessité de supports multiples. La littérature est explicite à ce sujet. On note par ailleurs une augmentation du risque de dépression maternelle, une diminution des interactions mère-enfant, un retard du développement du langage perceptible très précocement et un retard de l'acquisition de la lecture, avec des conséquences sur le développement des interactions sociales et de la vie académique.
Beaucoup de modifications sont intervenues durant ces vingt dernières années dans les services de néonatalogie pour atténuer les répercussions défavorables de la prématurité : soins individualisés (NIDCAP), méthode kangourou, chambres parents-enfants, introduction de la musique et du chant. Pour pallier le retard d'acquisition du langage, des études récentes ont permis de démontrer que la lecture précoce, au prématuré, d'un livre par les parents entraînait chez ces derniers un sentiment de normalité et de contrôle, une augmentation du sentiment de proximité et une poursuite de la lecture après la sortie du service néonatal[1]. Elles ont montré aussi que les échanges et vocalisations entre enfant et parents, assimilés à du langage non verbal, augmentent alors très sérieusement[2] avec des répercussions positives sur le développement du langage décelées à 7 et 18 mois[3].

Inspirée par des initiatives semblables à Toronto et Boston, Anne Pardou, néonatalogiste, professeure honoraire à l'ULB et membre de la commission Art et santé de Culture & Démocratie[4], a imaginé, avec Christian Merveille, auteur et chanteur pour enfants, un livre qui sera offert en 2016 aux 700 grands prématurés en Fédération Wallonie-Bruxelles, avec le soutien des 11 équipes des services de néonatalogie de la FWB : *Carnet de voyage de mon bébé né si tôt*, illustré par des dessins d'enfants des 2èmes préparatoires de l'École Hamaide à Bruxelles.

➢ Pour aller plus loin sur ce sujet et en complément du dossier « Ce que la lecture cultive » de ce numéro, consultez l'article d'Anne Pardou « La lecture aux prématurés : cela a-t-il un sens? » sur notre site : http://www.cultureetdemocratie.be/documents/Productions/Analyses/Analyse_2016_02_Pardou.pdf

1. Lariviere J., Rennick J.E. «Parent-picture-book reading to infants in the neonatal intensive care unit as an intervention supporting parent-infant interaction and later book reading», J Dev Behav Pediatr 32 (2), 2011, p.146-152.
2. Caskey M.,Stephens B., Tucker R., and Vohr B. «Importance of parent talk on the development of preterm infant vocalizations», *Pediatrics* 128 (5), 2011, p.910-916.
3. Caskey M., Stephens B., Tucker R., and Vohr B. Adult talk in the NICU with preterm infants and developmental outcome, *Pediatrics* 133, 2014, p. 578-584.
4. Pardou A., «Le droit à la culture : une minorité silencieuse, les prématurés.», Journal de Culture & Démocratie 33, 2014, p.10-11. http://www.cultureetdemocratie.be/chantiers/art-sante/journal-33-de-culture-democratie-art-et-sante

Cahier 05 – 20 ans de Culture & Démocratie

D'un siècle à un autre : nouveaux enjeux, nouveaux défis

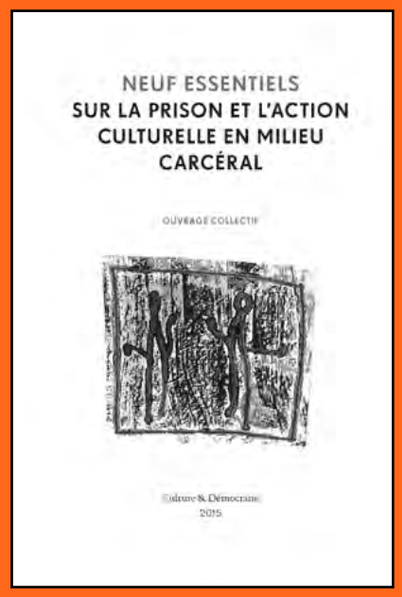


Culture & Démocratie a ouvert et clôturé l'année de son vingtième anniversaire avec un colloque. Le premier séminaire intitulé « Droit de participer à la vie culturelle et politiques culturelles » avait pour ambition d'identifier la nature, les enjeux, les limites et opportunités d'une refondation des politiques culturelles.
Le 28 novembre 2014, le second séminaire questionnait sous le titre « Culture ET Démocratie ? Questionner les évidences », ce ET qui relie dans son appellation, la culture et la démocratie. Ce cahier 05 rassemble les Actes des deux journées, faisant ainsi l'état de la réflexion de Culture & Démocratie, à travers les apports de ceux et celles qui sont intervenus.

Neuf essentiels sur la prison et l'action culturelle en milieu carcéral

Ouvrage collectif

« La prison est trop souvent considérée par les chercheurs comme un "objet" d'étude, par le monde politique comme un garant de la "sécurité publique", par les médias comme une source de sensationnalisme, et par l'opinion publique en général comme un sujet de conversation et d'indignation. En attendant, l'institution carcérale continue à se perpétuer, semblable à elle-même, sans réponse concrète aux questions de base : quel sens donner à la peine ? Pourquoi la prison ? Pour qui ? »
Neuf essentiels sur la prison et l'action culturelle en milieu carcéral est un ouvrage collectif qui tente de répondre à ces questions tout en s'interrogeant sur la place particulière de l'art et de la culture en milieu carcéral. L'ouvrage s'ouvre sur une introduction détaillée de Bibiana Vila Giménez sur la situation de l'action culturelle en prison, de ses prémices à son implantation actuelle en Belgique. À quels cadres politiques et légaux est-elle soumise ? Quels types d'actions y sont menés ? Quels acteurs culturels en sont à l'origine ? Quels obstacles rencontrent-ils ?
La deuxième partie du livre propose des notices bibliographiques d'ouvrages considérés comme essentiels pour appréhender ces questions.



Retrouvez toutes ces publications dans notre catalogue :

http://www.cultureetdemocratie.be/chantiers/autres/catalogue-des-publications-de-culture-democratie

CYCLE « Pour un numérique humain et critique »



Organisé en partenariat avec Point-Culture et plusieurs acteurs de la culture et de l'éducation permanente, ce cycle a pour objectif de mettre en place une dynamique pour que tout le secteur culturel s'approprie créativement toutes les problématiques liées à l'environnement numérique, et d'élaborer collectivement une politique culturelle numérique. Au fil de sept conférences, qui ont déjà accueilli les philosophes et chercheurs Éric Sadin, Jérémy Grosman, Antoinette Rouvroy, Yves Citton et Dominique Cardon, il entend examiner ce que les techniques modifient dans les gestes, les pensées et les relations au monde par une approche comparative des spécificités du numérique pour mieux comprendre l'emprise technologique, introduire au « techno-pouvoir » et évaluer l'impact de ces technologies dites immatérielles sur l'environnement.

Partenaires : ACMJ, PAC, Cesep, Centre Librex, Culture & Démocratie, Gsara, Concertation des centres culturels bruxellois, *La Revue Nouvelle*, Arts & Publics.

Prochains rendez-vous :

17/05 – Bernard Stiegler : « Le numérique et emploi » ;

21/06 – Christian Laval : « Le numérique et la médiation culturelle »

(Plus d'infos dans la rubrique Agenda de notre site internet : www.cultureetdemocratie.be/agenda)

CÔTÉ IMAGES

Sabine de Ville
Présidente de Culture & Démocratie

PETRUS DE MAN

« Le dessin et la pointe sèche me plaisent parce que ce sont des moyens d'expressions très directs. En travaillant, je cherche à saisir le temps qui m'échappe. Ma figuration n'est qu'une métaphore pour visualiser mon monde intérieur (colère, peur ou solitude). L'art populaire, l'art brut et les dessins d'enfants m'ont depuis toujours influencé par leur caractère spontané et parfois brutal, dépourvu de "chichis" et hors des conventions. »

Le trait de Petrus De Man est abrupt, le fusain, la pointe sèche et le pastel creusent le papier, sculptent un trait anguleux, dressent des architectures, des matrices dans lesquelles se tient un homme, petit, nu, debout ou replié, solitaire ou blotti contre l'autre quand l'autre est là. Figure énigmatique, silencieuse, tendre et maladroite, de guingois, courbée ou repliée sur elle-même, évoquant à la fois l'amour, la solitude, l'écrasement ou la perdition. Figure puissante aussi, dressée dans le contraste des noirs profonds et du blanc des papiers. Petrus De Man convoque le masculin, adulte ou enfant, adulte/enfant seul ou non. Ces figures humaines surgissent, inscrites dans des formes esquissées ou vigoureuses, portes, supports, cadres, cages, lits, puits, plafonds écrasants, autant d'espaces soit rassurants, soit menaçants. Ces figures semblent interroger celui ou celle qui les regarde, établissant une conversation muette dans laquelle se partage une interrogation sur le monde et sur l'humanité. Petrus De Man convoque aussi le monde végétal et le monde animal. Les arbres, les fourmis et toutes sortes de bestioles familières, drôles et inquiétantes peuplent son univers. Ils disent la fantaisie et l'humour de son regard, plus vivement encore lorsque la couleur s'en mêle.

Or depuis quelques années, le travail de Petrus De Man fait une place grandissante à la couleur – pastel et aquarelle – et rend du monde une vision plus claire et plus enjouée. La mélancolie se teinte d'une gaieté nouvelle même si les végétaux qui se multiplient dessinent une nature débridée et par endroit mystérieuse ou inquiétante. Lumière certes, mais jamais très éloignée du sombre. Fragilité, tendresse, puissance et poésie se conjuguent dans ce travail sensible et profond.

Roger Pierre Turine écrivait à l'occasion d'une exposition de Petrus De Man à la galerie 2016, en 2013 : « Il appartient à chacun d'entrer dans les images de De Man avec ses propres histoires, d'y projeter ses inquiétudes et ses révoltes [...] Rien n'est innocent dans cet art-là. »[1]

1. Roger-Pierre Turine, *La Libre Belgique*, Cahier Arts, 20 août 2013

Petrus De Man est né à Halle le 24 avril 1955. Après des études supérieures au Sint-Lukasinstituut, Gent, il s'est formé auprès de Luc Claus, dans l'atelier de gravure de Raf Coorevits et dans l'atelier de peinture de Dan Van Severen. Depuis 1990 il a beaucoup exposé, seul ou en groupe. Parmi ses expositions les plus récentes : expositions personnelles – Galerie 2016, Brussels (2013), Galerie XXL, Brussels (2011), Galerie du Château, Lausanne (2011), Bank Delen Antwerpen (2010), Galerie Polad-Hardouin, Paris (2009), Salon du dessin contemporain (2008), (Galerie P. Hallet et Galerie Polad-Hardouin), Paris, Galerie Pierre Hallet (Bruxelles, 2008), Salon du dessin contemporain (Galerie P. Hallet), Paris (2007), Galerie Béatrice Soulié, Paris (2006) ; expositions de groupe – BRAFA, Bank Delen, Bruxelles (2009), Institut Supérieur pour l'Étude du Langage Plastique, Bruxelles (2009), Bruxelles-Centre Wallonie-Bruxelles, Paris (2008), Foire d'Art Contemporain Strasbourg (2007), Lineart Gand (Galerie UP-ART Brussels, 2007), Galerie Polad-Hardouin Paris (2007), « Au-delà du corps » Aixe-sur-Vienne, France (2005), Ancienne maternité Sainte-Elizabeth, Uccle (2005), Elzenveld (avec Luc Claus), Anvers (2004).



« Zottekot », détail (fusain)
© Petrus De Man

Culture & Démocratie

Depuis 1993, Culture & Démocratie rassemble des artistes et opérateurs sociaux afin de promouvoir la culture comme valeur démocratique. Médiatrice et relais entre les secteurs culturels et associatifs, elle encourage la participation de tous à la vie culturelle.

Présidente Sabine de Ville

Équipe Baptiste De Reymaeker, Hélène Hiessler, Maryline le Corre et Béatrice Minh

Comité de rédaction Paul Biot, Laurent Bouchain, Roland de Bodt, Sabine de Ville, Pierre Hemptinne, Nimetulla Parlaku, Bernadette Vrancken

Le *Journal de Culture & Démocratie* est édité par l'asbl Culture & Démocratie
rue Émile Féron 70, 1060 Bruxelles
Téléphone : 02 502 12 15
Courriel : info@cultureetdemocratie.be
Banque Triodos : BE65 5230 8036 6696

Ont collaboré à ce numéro
Joëlle Baumerder, Emilie Bender, Vincent Cartuyvels, Marc Crommelinck, Roland de Bodt, Baptiste De Reymaeker, Gérard de Sélys, Sabine de Ville, Pierre Hemptinne, Hélène Hiessler, Maryline le Corre, Sébastien Marandon, Sylvie Pinchart, Pascale Tison – *sauf mention particulière, les articles publiés par le* Journal de Culture & démocratie *constituent des contributions originales rédigées par les auteurs expressément pour chaque livraison. Bien que sollicités, les textes publiés ici n'engagent que leurs auteurs*

Images Petrus De Man
(couverture : détail de l'image p.31)
Rappelons que les images publiées sont autonomes et sans rapport avec les textes.

Mise en page Françoise Vercruysse (Éditions du Cerisier)

Impression Imprimerie Jan Verhoeven

Éditeur responsable Baptiste De Reymaeker, rue Émile Féron 70, 1060 Bruxelles

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

www.cultureetdemocratie.be

Nous remercions tous les généreux donateurs et cotisants qui, en 2015, nous ont aidés financièrement.

VOTRE SOUTIEN EN 2016 RESTE ESSENTIEL

Adoptez la forme qui vous convient le mieux :

> l'abonnement au Journal pour 10 € par an.
> la cotisation simple de 25 € ou la cotisation de soutien à partir de 50 € ;
> le don à partir de 40 € (pour bénéficier de la déductibilité, mentionnez **don + 2016** en communication)*.

Seuls les abonnés et les cotisants recevront notre Journal par la poste.

Vous pouvez adresser votre versement à l'ordre de

Culture & Démocratie
rue Émile Féron 70 - 1060 Bruxelles

Banque Triodos : IBAN : BE 65 5230 8036 6696
BIC : TRIOBEBB.

Communication : nom, prénom, adresse complète, *abonnement, cotisation* ou *don*, année de la cotisation ou du don.

Culture & Démocratie est un réseau rassemblant plus de dix mille personnes qui, cotisant largement, pourraient régler la question budgétaire et plus encore, conforter l'association dans sa vocation à faire réseau pour penser l'articulation plus actuelle que jamais entre la culture/les cultures, et la démocratie.

Merci d'avance !

** Pour 2016, la demande est en cours.*